

# DÉTECTIVE

## UN SOIR D'ESCALE

En bordée à Nice, des matelots Américains s'y livrèrent aux traditionnelles orgies des navigateurs à l'escale. Mais la fête dégénéra en rixe, et le sang coula.

(Lire, page 3, le pittoresque reportage de notre correspondant, Pierre Rocher.)

4



**PARTOUT**

## Assistances sociales

Il y a beaucoup à dire sur le procès qui vient de se juger devant le tribunal pour enfants, de Gabrielle Rivière.

Gabrielle Rivière, on s'en souvient, fut acquittée le 14 mai dernier par le jury de la Seine : elle avait, d'un coup de pied au ventre, blessé mortellement sa fille, la petite Simone, âgée de 6 ans, parce qu'elle s'était oubliée sur le parquet.

Le verdict d'acquiescement avait provoqué dans l'opinion publique un sur-saut de révolte.

Cette émotion générale eut une incidence immédiate : le procureur de la République engagea, au lendemain de l'arrêt de la Cour d'assises, une instance en déchéance de la puissance paternelle, à la fois contre la mère et contre le père.

Et c'est ce qui donnait à ce débat un caractère nouveau et pathétique : car M. Rivière, sur qui les meilleurs renseignements avaient été recueillis, apparaissait comme une victime doublement atteinte par le sort ; la perte de sa fille qu'il chérissait avait été le premier coup ; fallait-il le frapper encore, en lui infligeant cette sanction morale, implacable, de la déchéance à l'égard des deux enfants qui lui restaient ?

Les juges ont usé de la loi avec habileté ; et ce n'était point facile.

Ils n'ont pas osé aller jusqu'à prononcer la déchéance. Et ils ont bien fait. Parce que, après avoir entendu l'accent déchirant de M. Rivière, suppliant le tribunal de lui rendre ses deux enfants, il était impossible de ne pas croire à la sincérité, à l'amour de ce père.

Le tribunal s'est contenté de retirer aux parents la garde de leurs enfants : l'un a été déjà recueilli par sa grand-mère, l'autre le sera par un oncle.

Mais il est malaisé d'appliquer la loi ; cette loi qui est encore si peu



L'acquiescement de Gabrielle Rivière révolta l'opinion publique

adaptée à tous les conflits possibles existant entre les droits de la famille et la protection de l'enfance.

Où commence, où s'arrête l'intervention des autorités judiciaires ?

Faudra-t-il accueillir toutes les dénonciations de voisins hostiles, méchants, les ragots, les calomnies ? Devra-t-on, au contraire, se boucher les oreilles et n'agir que lorsqu'un malheur se sera produit ?

Quelles sont les garanties que notre société accorde à de pauvres petits êtres, torturés par leurs bourreaux de parents ?

On cherche un point de repère, un plan d'action efficace et cependant prudent, on veut faire quelque chose et l'on a peur d'agir trop vite ; on ne voudrait pas agir trop tard...

Trop de faits divers révèlent que des mesures de sécurité prises à temps eussent empêché l'irréparable catastrophe.

Il est, dans ce domaine, un corps de fonctionnaires, dont le recrutement offre toutes les garanties intellectuelles et morales ; car le « cœur » ne suffit pas pour exercer cette mission délicate entre toutes, il faut aussi l'intelligence, un esprit compréhensif ; ce sont les assistantes sociales...

Auxiliaires dévouées du tribunal, elles procèdent avec un tact parfait à des enquêtes qui fournissent aux magistrats des renseignements fort utiles pour les décisions à prendre...

C'est ce corps d'élite qu'il faut renforcer : il est capable d'aider grandement à la solution d'un des problèmes les plus pathétiques qui se soient jamais posés.



Cette malheureuse femme, que nous appellerons Mme D..., en raison de la discrétion imposée par la procédure de divorce, n'est pas jugée par un tribunal, mais par sa conscience scrupuleuse, par un retour au passé d'une étrange psychologie, qui aboutit, comme on le verra, à briser un foyer jusque-là heureux.

Il faut remonter à l'époque de la guerre. M. et Mme G... nouveaux mariés, s'adoraient. Professeurs tous les deux, ils ajoutaient à leur amour la joie du travail partagé. Bref, ce jeune ménage, cité avec admiration dans le cercle de leurs amis, eût pu servir de réplique à tous les couples célèbres de l'histoire.

Puis c'est la guerre, la blessure au bas-ventre, l'histoire banale et navrante de l'homme qui, en pleine jeunesse, se voit réduit au rôle de mari honoraire. D'abord, cet affreux destin ne fait qu'amener au foyer de G... plus de pitié, plus de tendresse. Et, un jour, il y amène aussi un voisin de palier. Ce voisin, Paul D..., a 27 ans ; il est ingénieur, célibataire, il s'ennuie, il devine le drame silencieux, il regarde plus attentivement la jeune femme sur qui pèsent les grâces inutiles de sa trentième année. Il parle amitié, puis affection, puis amour. Il en parle avec sincérité.

Cela ne va pas d'abord sans difficulté, sans scrupules. Mme D... hésite, souffre, se sent partagée entre son devoir et la tentation naturelle d'abandonner enfin cet ingrat métier d'infirmière, ou de sœur de charité. Et, un jour, comme elle le dit elle-même avec lassitude, « ce qui devait arriver arriva ».



Francis Germainato, dit « Bibi-le-Marseillais », devant le jury

### Bibi-le-Marseillais

Du bal populaire de la Belle-de-Mai à l'audience du 5 juillet dernier, il y a toute la distance qui sépare un faubourg marseillais de la Cour d'assises de la Seine ; il y a aussi toute une navrante aventure d'amour et de sang.

La pauvre Mireille Percheron, qui avait rencontré, au son de l'accordéon, Francis Germainato, dit « Bibi-le-Marseillais », devait périr, au matin de Noël, de trois balles de revolver que, dans un hôtel du boulevard Montparnasse, son amant tira sur elle à bout portant.

Cermainato a joué la comédie du suicide voulu et manqué ; mais la comédie ne prend plus. Il voulait aussi faire croire aux douze juges populaires que, s'il avait quitté Marseille et sa famille c'était sous l'influence de Mireille ; il eut ce mot savoureux :

— Mon président — dit Bibi au conseiller Peyre — elle avait le béguin de moi, elle me papillonnait toujours autour...

Pauvre papillon, brûlé à la flamme d'un revolver, au matin d'un jour de fête, loin de sa « belle Marseille » !...

### Le besoin de publicité

Un vieux satyre, dix fois condamné pour outrages publics à la pudeur, comparait à une onzième fois, jeudi, devant la 12<sup>e</sup> Chambre.



M. Valensi plaide avec humanité cette cause pathétique.

« Ce qui devait arriver » arriva même avec les pires complications, puisqu'elle découvrit bientôt, et avec une terreur qui reparait au bout de neuf ans, qu'elle était enceinte.

Mme D... — Je ne songeais pas une minute à dissimuler mon état à mon mari. Il me semblait que je lui devais cette atroce sincérité. Il y a des êtres à qui l'on ne peut pas mentir. Quand je lui eus fait ma confession, je n'entendis ni un murmure, ni un reproche. Il me dit :

— Ai-je même le droit de me plaindre, puisque je ne peux plus être ton époux ? Seulement, divorçons. J'aime mieux que tu renonces à moi. Tu dois, désormais, vivre avec le père de l'enfant qui va naître.

Mais, ainsi qu'il arrive en général,

Il s'était exhibé devant des petites filles qui sortaient de l'école.

Comme le substitut Gavalda s'indignait de la répétition des actes obscènes qui avaient valu au délinquant un casier judiciaire chargé, le coupable, levant les bras au ciel, s'écria, en guise de justification :

— Que voulez-vous, Monsieur le substitut, c'est plus fort que moi ; j'ai besoin de publicité... (sic).



Le substitut Gavalda s'indigne de cette vague d'immoralité.

Voilà, à n'en pas douter, un type particulier de l'épidémie de « m'astu-vu » qui sévit si intensément à notre époque.

### « Crime parfait » ?

Les polices autrichienne, anglaise et américaine continuent à rechercher la piste de Miss Tufverson femme de l'aventurier serbe Poderjay, mystérieusement disparue au lendemain de son mariage.

On se souvient que la police internationale crut un moment que la femme décapitée de Brighton n'était autre que Miss Tufverson. Mais cette hypothèse dut être bientôt abandonnée et la disparition de la

jeune professeur, dans l'ivresse du sacrifice, avait trop présumé de ses forces : il restait seul, sans amour, sans rien de ce qui donne à la vie son véritable accent, seul sans l'espoir de retrouver un jour une compagne. Si seul, si désespéré, que, le soir même où le tribunal prononçait le divorce, il se jetait dans la Seine.

Mme D... rappelle le drame avec une douleur qui, sans autres confidences, nous renseignerait déjà sur la suite de cette triste histoire. Ce fut d'abord, avec la naissance du petit garçon et les débuts pleins de nouveauté de l'existence en commun, un semblant de bonheur, les apparences de l'oubli. Pourtant, contrairement à l'impression qu'elle pouvait donner pour Mme D..., la vie ne continuait pas. Il semblait qu'elle se fût arrêtée en même temps que le premier mari avait mis fin à ses jours. Car son souvenir ne cessait de poursuivre l'innocente cause de cette tragédie. Et, par un revirement que le président du tribunal civil paraît trouver coutumier chez les femmes, tant de regrets, tant de remords, de déchirements jetèrent le trouble, puis la haine dans le jeune ménage. Ainsi que le confesse avec accablement M. D... :

— Ma femme avait toujours l'air de me reprocher d'être la cause de la mort de G...

Alors, un si grand désarroi se termine par un deuxième divorce, que M. Valensi plaide en choisissant les mots les plus humains, une voix pleine de pitié. L'enfant, innocent responsable, sera partagé entre les deux époux.

Maggie GUIRAL.

jeune Américaine présente une énigme non moins ardue à résoudre que celle de la malle de Brighton.

Le capitaine Ivan Poderjay, officier de l'armée yougoslave, fut arrêté à Vienne où il avait débarqué en compagnie d'une jeune Française, Mme Ferrand, qui se fait passer pour sa femme. Poderjay est accusé de bigamie, il est également soupçonné d'avoir assassiné sa femme...

Mais ces soupçons ne reposent que sur des hypothèses, car aucune preuve, aucun indice n'existent quant au meurtre de Miss Tufverson.

Sa disparition demeure inexplicable, et les policiers viennois ont surnommé ce meurtre — si meurtre il y a — « le crime parfait », c'est-à-dire n'ayant laissé aucune trace, et ayant été accompli avec le maximum de précision scientifique.

Mais peut-être la solution du mystère est-elle beaucoup plus simple... Une teinturière de New-York déclare, en effet, avoir récemment reçu la visite de Miss Tufverson... Mais elle disparut une fois de plus, au moment même où la police fut alertée.



On n'a pas encore pu retrouver la trace de Miss Tufverson.

### Petite correspondance

P. B. PERPIGNAN. — Sept ans de travaux forcés imposent la résidence perpétuelle en Guyane. Les condamnés ne reviennent pas en France, sauf dans le cas de grâce (Ullmo).

**PARTOUT**

## VOILA CENT ANS

### Le club des pendus

La découverte, au début de juin 1834, dans un fourré de Charing Square, à Londres, du cadavre de sir Crowley, personnalité bien connue de la bourgeoisie londonienne, provoqua dans la capitale anglaise une intense émotion. La victime, encore vêtue de son habit de soirée, avait dû être apportée de nuit dans le jardin public, alors qu'elle était déjà morte. Le malheureux portait autour du cou un sillon profond et noir... pas de doute, il avait été pendu. Mais par qui et pourquoi ? Sir Crowley avait quitté son domicile à la fin de la soirée pour se rendre chez des amis, le comte et la vicomtesse de A... Interrogés, ces derniers, après diverses réticences, déclarent que sir Crowley les avait brusquement quittés un peu avant minuit, prétextant un galant rendez-vous. L'enquête s'orienta donc vers la thèse du crime passionnel, mais elle n'aboutit pas et, au bout d'un mois, le tribunal de district classa provisoirement l'affaire. Cependant, le chef inspecteur Leed ne désarmait pas et il reprit seul et en secret l'enquête.

Je me fis engager, relate-t-il, comme valet de chambre du comte et du vicomte de A..., chez lesquels la victime avait passé sa dernière soirée. Une fois par semaine, ils s'enfermaient avec plusieurs de leurs amis dans un immense vestibule attenante à la bibliothèque. Ces réunions duraient jusqu'à l'aube et, le lendemain, mes nouveaux « maîtres » semblaient inquiets et nerveux.

« Je m'attachai donc à eux et à leurs réunions du vendredi, comme à un problème vivant. Le vendredi suivant, vêtu d'un smoking, je me dis-



Ils entouraient un gentleman qui se balançait dans le vide.

simulai derrière un des paravents de la bibliothèque. Le comte de A... à un moment, s'écria : « Non, les pendus ne souffrent pas et je veux moi-même, ce soir, en faire l'expérience... »

« J'ouvris alors la porte du vestibule. Horreur ! devant moi, sept hommes assis regardaient les convulsions d'un pendu. Aucun des sept hommes ne tourna la tête à mon approche, pas un muscle ne bougea sur leur face de bronze. Sur un siège élevé, le vicomte de A... se tenait, un rasoir à la main et les yeux fixés sur un chronomètre. L'homme qui se balançait dans le vide était son beau-frère, le comte de A... »

« Brusquement, le vicomte se leva et coupa la corde. Le pendu tomba sur un matelas disposé à quelques centimètres à peine de ses pieds. Alors, les six autres hommes se levèrent et dirent au vicomte qui se penchait vers le pendu : « Jurez ! »

« Je jure, selon les règles de notre club, répondit le vicomte, de répéter fidèlement et mot par mot ce que dira « celui qui était mort ». Puis il approcha son oreille de la bouche du pendu et les six autres se mirent à écrire sous sa dictée... L'expérience avait réussi. Splendétiques et blasés, désireux de connaître des sensations inconnues, ces gentlemen essayaient de surprendre quelque chose de l'au-delà... »

Mais l'expérience ne réussissait pas toujours. Et sir Crowley avait payé de sa vie son étrange démenée. Il avait fallu se débarrasser du cadavre. Voilà pourquoi on avait retrouvé sir Crowley dans un fourré de Charing Square.

## MARIANNE

GRAND HEBDOMADAIRE LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ

commence cette semaine

un passionnant roman policier inédit :

## LE CRI DES MOUETTES

par NOEL VINDRY

TOUS LES MERCREDIS  
16 pages illustrées 75c.

Abonnements (France et Colonies)  
Un an 32 fr.  
Six mois 18 fr.

**DÉTECTIVE**

ADMINISTRATION  
PARIS (VI<sup>e</sup>) — 3, RUE DE GRENELLE  
TÉLÉPHONE LITTÉRAIRE 62-71  
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : DÉTEC-PARIS  
COMPTE CHEQUE POSTAL : N° 1298-37

REDACTION  
DIRECTEUR  
MARIUS LARIQUE

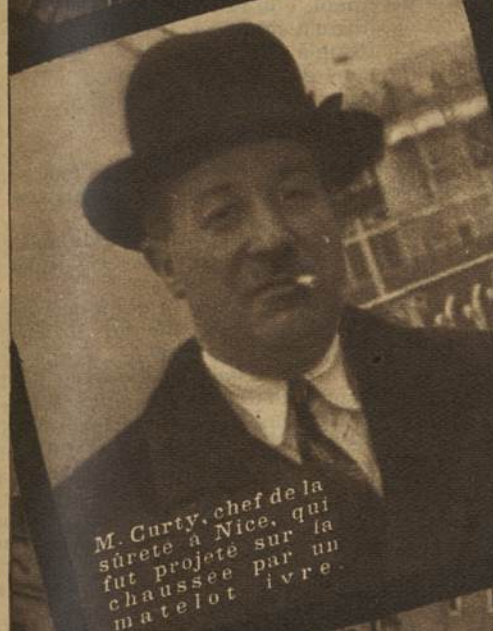
ABONNEMENTS  
PARIS (VI<sup>e</sup>)  
FRANCE ET COLONIES 65,» 35,»  
ÉTRANGER (TARIF A) 85,» 45,»  
ÉTRANGER (TARIF B) 100,» 55,»

Tous les règlements de comptes et abonnements doivent être établis à l'ordre et au seul nom de « Détective ».

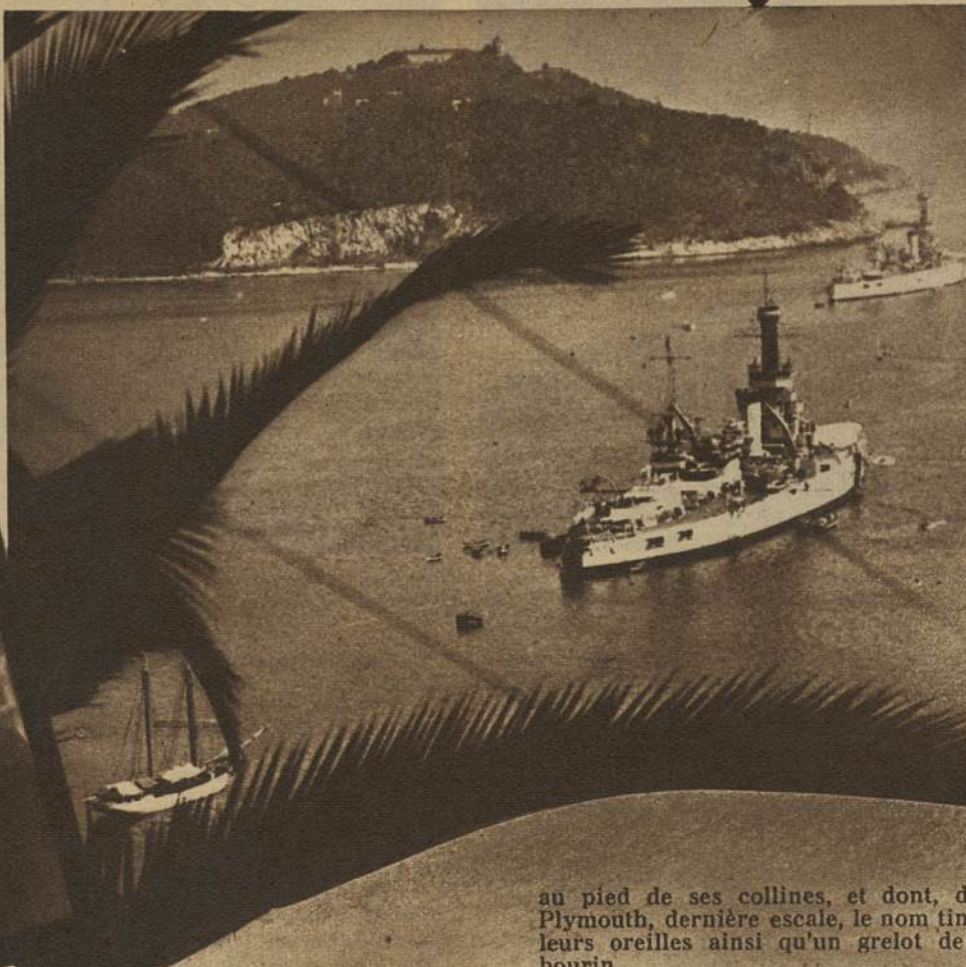
**DÉTECTIVE**

# UN SOIR D'ESCALE

A l'alcool et à l'amour  
pensèrent les mate-  
lots dès que l'es-  
cadre arriva dans  
la baie de Vil-  
lefranche.



M. Curty, chef de la  
sûreté à Nice, qui  
fut projeté sur la  
chaussée par un  
matelot ivre.



Nice (De notre correspondant particulier).

La journée commença par une embrassade générale. Le matin, les deux cuirassés américains *Arkansas* et *Wyoming* avaient jeté l'ancre dans la baie de Villefranche et tiré sur le soleil vingt-et-un coups de canon, ce qui réveilla les amateurs de roses de la Corniche.

Le contre-amiral Hayne Ellis se rendit à la Place de Nice pour y échanger avec le général Moyrand et le commandant du *Front-de-Mer* un de ces vieux shake-hands officiels dont la photogénie n'est point encore épuisée.

L'après-midi, malgré une chaleur capable de sécher toutes les coupes de champagne, le nouveau préfet des Alpes-Maritimes, M. Mouchet — d'aucuns disent en uniforme, d'autres en jaquette — M. Féraud, adjoint barbu, et le général se rendirent à bord pour un nouveau shake-hands.

— Vive l'Amérique ! s'écria le général. Et l'adjoint barbu ajouta :

— Les vaillantes populations de la Côte d'Azur vont être heureuses de recevoir les vaillants équipages de la grande nation sœur, patrie de Benjamin Franklin.

Les vaillantes populations de la Côte d'Azur étaient d'autant plus heureuses qu'elles savaient que les vaillants équipages, lorsqu'ils débarquent, ont, en général, le porte-monnaie bien garni.

Au bord de mer, tout autour de la place où les pêcheurs jouent aux boules, il y a des petits bars dont les servantes ont les jupes courtes et la bouche provocante. Elles versent de la bière fraîche, du cognac fantaisie et remontent, le coude à la hauteur du sein, un phonographe dont le pavillon vert-grenouille crache des airs de danse.

C'est la première halte. Mais ni la jambe cambree de la serveuse, ni son sourire, ni le fox-trot du phonographe, ne retinrent les matelots de l'*Arkansas* et du *Wyoming*. A cinq kilomètres de là, il y avait Nice, Nice qu'ils avaient aperçue, rose,

au pied de ses collines, et dont, depuis Plymouth, dernière escale, le nom tintait à leurs oreilles ainsi qu'un grelot de tambourin.

On les vit s'engouffrer dans des automobiles et, un quart d'heure après, la flotte, assoiffée par cinquante jours de mer, tira sa bordée. Les officiers, dignes, raides, leurs gants à la main, les hommes roulant les hanches, la bouche de travers comme dans les films Paramount.

A trois heures de l'après-midi, la flotte buvait de la bière à grands coups de demis mousseux. Le thermomètre marquait 33° à l'ombre. Là-bas, à Villefranche, l'eau miroitait comme un lac de montagne accablé par un midi sans ombre.

A cinq heures, les amers épais et les anis troubles avaient remplacé la bière. D'un coup de coude, un matelot renversait un verre, riait aux éclats, se tapait sur les cuisses et appelait le monsieur droit comme un parapluie, qui lisait *Le Temps* à côté de lui, son « old boy ».

A six heures, la flotte était saoule, saoule comme on ne sait plus l'être en Pologne ! Les taxis, les fiacres aux ombrelles fragiles, blanches comme des voiles, promenaient des chœurs hurlants de matelots. Aux terrasses des brasseries, d'énormes gaillards brisaient des carafes, d'autres, assommés, dormaient étalés de tout leur long aux portes des lupanars.

Ah ! ces dames qui se plaignaient d'un chômage sournois étaient bien servies !

Vers sept heures du soir, la police dut intervenir à *La Fera* de la rue Saint-Michel. Les marins ne voulaient plus payer, échangeaient la brune pour la blonde, prenaient les fesses de la négresse pour une pelote à épingles.

Sous les arcades de la Place Massena, on voyait rôder des dames très dignes que l'on rencontre habituellement à la salle des ventes et qui abordaient discrètement les officiers en leur demandant : « s'ils voulaient boire une coupe d'asti et entendre un peu de musique ».

Le jeu n'allait pas toujours. Tu ne vois donc pas qu'il est saoul à crever, celui-là !

Et un commissaire de police soucieux remarquait :

C'est le mélange qui les a perdus. La nuit va être agitée !

L'alcool, l'amour tarifé, la musique des pianos mécaniques ! A jeun, c'étaient tous

de braves gens. Ivres, ils allaient cogner. A partir de neuf heures, le soir, le commissaire de police de permanence, M. Bonpat, fut assailli de coups de téléphone.

On se battait dans les « maisons » de la Place Pelligrini ; on se battait dans les bars du boulevard Gambetta ; des matelots américains démenageaient le matériel des cafés, jouaient du couteau, brisaient les guéridons et les « tapageurs » refusaient de payer, assaillaient les femmes...

Il y avait des rixes, et le panier à salade ramenait des marins ensanglantés : l'un avait l'oreille décollée, l'autre avait le crâne fendu.

Dans l'élégante Nice qui s'effarait, on tournait, scénario improvisé : *Un soir d'escale*.

C'est vers onze heures du soir que le chef de la Sûreté, M. Curty, fut mis knock-out au cours d'une scène imprévue.

Un marin ivre, James Kline, radiotélégraphiste à bord de l'*Arkansas*, voulut, rue Paul-Déroulède, entraîner une jeune femme qui rentrait chez elle en compagnie d'un avocat sexagénaire et de l'épouse de celui-ci.

Pour James Kline, toutes les Françaises, un soir de bordée, s'appellent Manon ou Nana.

M. Curty, qui passait — sans doute n'était-il point très rassuré sur le sort de cette nuit orageuse — intervint sans violence.

— Va te coucher, conseilla-t-il au matelot.

Yes ! répondit celui-ci.

Et, d'un coup de poing brutal, il allongea le policier sur la chaussée.

Alors, devant une dizaine de personnes qui s'étaient mises aux fenêtres, commença une de ces scènes dont le cinéma américain nous gratifie de temps à autre.

Avant que M. Curty ait réussi à se redresser, le matelot le piétinait, le bourrait de coups et sans doute l'aurait-il massacré si le chef de la Sûreté, profitant d'une seconde où le marin prenait son élan pour mieux cogner, n'avait sorti son browning et fait feu.

Le cou traversé par une balle, l'homme s'abattit à vingt-cinq mètres de là.

La victime et l'agresseur furent emmenés à l'hôpital. M. Curty a le visage tuméfié. Il se plaint de douleurs internes, l'Américain, malgré une violente hémorragie, ne semble pas être en danger de mort.

Pendant ce temps, une violente bagarre provoquée par les matelots éclatait au Café de Paris. Les glaces volèrent en éclats. Les consommateurs et le personnel s'enfuyaient, laissant les Américains casser les bouteilles et les verres.

On alerta la Préfecture, à Villefranche. Et une rafle, à une heure du matin, amenait un peu de calme dans la ville.

La dernière victime fut une jeune dame sentimentale qui avait emmené un matelot chez elle pour lui jouer *La Tosca*. Le matelot démenagea le mobilier par la fenêtre et la demoiselle faillit suivre le seau hygienique qui, dans la cour, coiffa la propriétaire.

On n'en avait jamais tant vu à Nice, où l'on est habitué aux soulographies tristes et dignes des marins anglais.

Mme Solange, qui règne sur des lieux galants, a déclaré que les belles manières se perdaient et que ses pensionnaires, avec de pareilles mœurs (on lui a malmené son salon chinois) n'avaient plus qu'à se faire couturiers.

Toutefois, elle a ajouté, après avoir consulté le calendrier :

— Vivement les Parisiens !

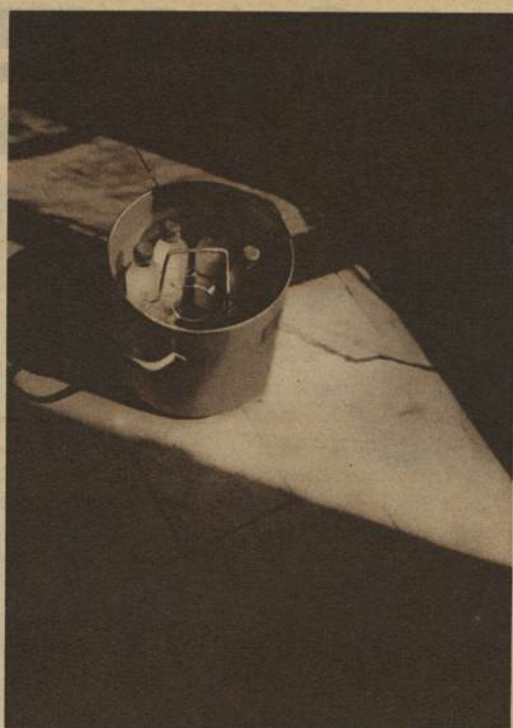
Pierre ROCHER.



Pour une bordée que l'on pouvait espérer pacifique, la vedette du « Wyoming » avait amené jusqu'à terre, de nombreux permissionnaires.



Elle s'était introduite avec une curiosité fiévreuse chez plusieurs de ces nourrices.



Les éleveuses apportent un soin minutieux à stériliser les biberons



On l'avait vue passer en auto, à plusieurs reprises, dans les rues de Bellême.

#### IV. (1) — PARENTS EN LOCATION

OMPLÈTEMENT ridicule.  
— Je ne vous demande pas votre avis.  
— Voyons, ma petite Lise, ce n'est pas sérieux. Rappelez-vous que vous-même, pas plus tard qu'hier, vous m'aviez demandé de vous conduire au chêne Lorentz et à la fontaine de la Herse.  
— Possible.  
— Et, maintenant que tout est prêt, vous vous défilez.  
— Vous n'avez qu'à y aller seul. Je ne vous retiens pas.  
— Il ne faudrait pas me mettre au défi.  
— Faites ce que vous voudrez, je m'en fous !  
— Lise...  
Il s'était cambré brusquement, l'air glacial, et la dévisageait.  
Elle détournait la tête et ce fut d'une voix rauque et traînante de fille qu'elle répéta :  
— Je m'en fous !  
Les poings de l'homme se serrèrent. Il eut un battement brusque des narines et, ayant jeté un regard rapide derrière lui, pour

lui avait remis, nuis, l'ayant ramassé dans son sac, se dirigea vers la sortie.  
■ ■ ■  
Tony S... est considéré comme un amateur par les peintres qu'il rencontre au Dôme ou la Coupole.  
Propriétaire de centaines d'hectares de pins et d'importantes minoteries dans le Sud-Ouest, son père, en mourant, lui a laissé une fortune rondelette dont Tony est assez ménager, bien qu'il mène une vie confortable.  
En dehors de sa peinture, il n'a que deux passions dans la vie, l'auto et la danse. Il ne se passe pas de semaine qu'il ne parte pour quelque week-end, soit aux environs de Paris, soit dans un rayon de deux à trois cents kilomètres, sans autre but précis que de découvrir quelque coin négligé des touristes ou peu fréquenté par eux, où il puisse se reposer, loin du bruit et des obligations de la vie de Paris. Il lui arrive, aussi, d'aller passer un mois ou deux en province pour y travailler. Il élit domicile dans une auberge accueillante ou même chez l'habitant, car il a en horreur l'hôtel classique et, par-dessus tout, l'hôtellerie. Les régions les plus

Parfois, ses instincts de faubourienne reprenaient le dessus. Alors, quand le travail le permettait, elle courait les musettes, mais sans jamais s'y laisser prendre aux boniments des jeunes frappeuses qu'elle y rencontrait et dont certains ne demandaient qu'à « se placer ».  
Tony avait remarqué Elise ce soir-là. La toison fauve et drue qui bougeait comme une flamme autour du masque blafard de la jeune femme, ses yeux d'acier où passaient des lueurs de pétrole et qui étaient relevés vers les tempes comme des yeux d'asiatique, son corps souple de félin avaient séduit le peintre. Il avait dansé avec elle. Ils avaient quitté le bal ensemble et il fut convenu entre eux qu'elle viendrait poser chez lui le lendemain.  
Le jour même, elle devenait sa maîtresse et il prit tellement goût au plaisir qu'elle lui dispensait qu'il ne tarda pas à lui meubler un petit appartement, à quelques pas de son atelier. A son contact, et en très peu de jours, Elise se transforma. Il y a chez tant de ses pareilles une si grande puissance d'adaptation ! Un an après leur rencontre, on n'eût pas reconnu dans la jeune femme

rez mieux pour causer... Alors ça vous tresse, ces petits ?...  
— Oui... oui... C'est-à-dire... J'en ai un de cet âge.  
— Pauvre madame ! Je comprends... de quoi qu'il est mort ce pauvre petit enfant ?  
A tout hasard, Elise répond :  
— Le croup.  
Mais elle se sent frissonner tout d'un coup comme si elle se trouvait dans un courant d'air, alors qu'un soleil d'été inonde la pièce. Si, de mentir ainsi, de jouer avec la vie de son gosse, cela allait porter malheur à cet innocent !...  
— Pauvre madame ! dit la femme.  
— Oui, longtemps... cinq ans déjà...  
— Je pensais aussi... comme vous n'êtes pas en deuil...  
Mais Elise a peur : maintenant, cette main qui rôde peut-être du fait de ces paroles, autour de ce bébé qu'il y a onze mois, elle peine elle déposait rue Denfert-Rochereau.  
Vivement, elle fait dévier la conversation.  
— Jusqu'à quel âge les gardez-vous ?  
— Jusqu'à dix-huit mois.  
— Vous devez les regretter ?  
— Pour sûr... On s'y attache, à ces petits et c'est bien dommage, allez...  
— Pourquoi ça ?  
— Parce que, lorsqu'on commence à aimer, comme s'ils étaient à vous, on les retient...  
— ...On vous les retire, répète machinalement, comme dans un rêve, la jeune Parisienne.  
Mais cette visiteuse si bien habillée, s'est introduite chez elle en lui racontant d'abord qu'elle appartenait à une famille, ensuite en lui disant qu'elle avait perdu un enfant, paraît tout d'un coup suspecte. Cette fruste campagnarde. Qui sait si elle ne lui est pas envoyée pour l'espionner, le directeur du centre d'élevage, ou peut-être, même de plus haut ? Elle l'a vue passer en auto, à plusieurs reprises, dans les rues de Bellême, avec un jeune monsieur étranger au pays. Si son mari savait qu'elle s'est laissée aller à bavarder avec elle, elle ne pèserait pas lourd devant lui. Les bûcherons ont la main leste. Heureusement qu'il est à travailler, à cette heure, dans la forêt, du côté de la Vallée de Saint-Omer.  
Elise a deviné ce qui se passait dans le esprit de la campagnarde et s'est empressée de sortir un billet de vingt francs de son sac :  
— Pour acheter quelque chose au bébé, dit-elle.  
Subitement, la physionomie de la paysanne s'est éclairée, ses soupçons se dissipés d'un coup.



C'est dans un « musette » tout proche de la place de la Bastille que Tony avait fait la connaissance d'Elise.

— Vous êtes bien honnête, ma bonne dame.  
La visiteuse fait mine de prendre congé.  
C'est l'autre qui la retient, maintenant.  
— Vous avez bien un petit moment...  
Pendant qu'Elise se rassied, voici qu'elle, sans transition, elle l'entretient de la mise des temps.  
Deux cents francs qu'on donnait autrefois, deux cent quarante maintenant. Avec deux cents francs on se retrouvait mieux qu'avec deux cent quarante, parce que la vie était bien moins chère, alors.  
— Mais vous avez deux nourrissons, constate Elise.  
— Heureusement. Avec un seul, je n'arriverais pas. Il y a une petite prime de service aussi, quand l'enfant est arrivé quinze mois, mais si petite ! Autant ne pas en parler. Non, on n'est pas payé assez pour le mal qu'on se donne...  
Et elle montre à la jeune Parisienne, baignoire, l'appareil stérilisateur du lait, lui expliquant combien tous les soins minutieux qu'on exige d'elle prennent de son temps.  
— C'est tout juste si je trouve quelques minutes par jour pour mon ménage et mon travail.  
— Ah, vous travaillez aussi ?  
— Faut bien, on n'est pas rentier, comme pensent bien des gens dans le pays. Si vous saviez comme on est jaloux ! Je suis fière de mon métier. C'est la spécialité ici, la broderie sur fil...  
En prenant congé de cette éleveuse, Elise se rendra chez une seconde, puis une troisième. Il ne tiendrait qu'à elle, elle n'aurait de cesse qu'elle n'eût épuisé la liste que lui a remise le garçon de l'auberge où Tony a nu à s'installer, alors qu'il y avait des hô-

voir si personne n'avait entendu ces mots, il sauta au volant et mit l'auto en marche.  
— Surtout, lui jeta la jeune femme, ne revenez pas avant la nuit. Bonne promenade, Tony !...  
Et elle éclata de rire.  
Quand l'auto eut disparu sur la route, elle rentra dans la salle de restaurant et demanda au garçon qui, les manches de la chemise retroussées jusqu'à la saignée, était en train de répandre de la sciure sur le sol :  
— As-tu la liste ?  
— Je vais vous la chercher, dit-il : je l'ai laissée dans la poche de mon veston.  
Il s'absenta un moment, puis revint :  
— Voilà, fit-il, toutes les adresses y sont.  
Elle sortit de son sac un billet de 50 francs.  
Il allait l'empocher. D'une voix brève, elle ordonna :  
— De la monnaie ?  
Il sortit laborieusement d'un gros porte-monnaie en cuir usé qu'il avait extrait de la poche de son pantalon des billets et des pièces de un et de deux francs.  
— Voilà, dit-il, en les lui tendant.  
Elle lui remit deux billets de dix francs, puis cinq francs de jetons.  
Il eut un remerciement bourru et reprit son travail.  
Elle consulta hâtivement le papier qu'il

ignorées de notre pays sont celles qu'il affectionne particulièrement, du moment qu'il s'y trouve de l'eau et des arbres.  
A Paris, ce danseur fréquente non les dancings et les réunions mondaines, mais les musettes ou les bals de quartier. Il n'est jamais plus content que lorsque les clients assidus de ces endroits, fort bons connaisseurs, assurent-il, rendent hommage à ses connaissances chorégraphiques.  
C'est dans un musette tout proche de la place de la Bastille qu'il devait rencontrer Elise. Depuis plus d'un mois que celle-ci avait abandonné son petit Bébert à l'hospice des Enfants Assistés et qu'à la suite de cet abandon elle avait cherché à noyer, tout d'abord, dans l'alcool le cafard qui en était résulté, petit à petit elle avait repris le dessus. D'autant qu'une chance inespérée lui avait fait trouver un emploi de femme de chambre dans un hôtel du boulevard de Rochechouart où ses complaisances pour les clients lui avaient permis de se retaper et de se nipper.  
Se méfiant des hommes, depuis sa fâcheuse aventure avec le musicien, la jeune femme ne cherchait plus désormais, dans ses relations masculines, qu'un moyen d'en tirer de quoi arrondir ses gages. Lorsqu'elle sortait, son unique souci était d'être confondue avec les femmes des établissements de Montmartre qui, pour elle, représentaient le comble de l'élégance et des belles manières.

qui était assise à côté de lui, à l'avant de sa Chrysler, l'ancienne fille de brasserie et l'ancienne femme de chambre d'un hôtel du boulevard Rochechouart.  
■ ■ ■  
— Et s'ils sont malades ?  
— Malades ? Mais ils sont bien soignés, vous n'avez qu'à les voir. Ah, rien ne leur manque ! M. le directeur est venu encore hier pour signer le livret des petits. Ainsi...  
— Je vois... je vois... mais enfin, à leur âge... Un bébé, n'est-ce pas...  
— Il y a l'infirmière...  
— Ah ! il y a une infirmière ?  
— Il y en a même trois... Faut bien... Plus de 150 enfants à visiter, c'est pas une paille, surtout qu'ils sont éloignés les uns des autres... mais ces dames ont une bicyclette... Deux fois par semaine qu'elle vient, la nôtre... Il n'y a pas trop à se plaindre d'elle, mais il y en a d'autres qui ne sont jamais contentes. Si on les écoutait, il faudrait être tout le temps à laver les tétines. Mes propres enfants, à moi, je ne faisais pas tant de chichis avec eux, et ils ont bien poussé tout de même.  
La femme est allée à la porte donnant sur la rue, l'a ouverte, a inspecté les environs puis, la refermant, elle est revenue auprès d'Elise à qui elle a avancé une chaise.  
— Asseyez-vous donc, madame, vous se-

maintenant. Avec deux cents francs on se retrouvait mieux qu'avec deux cent quarante, parce que la vie était bien moins chère, alors.  
— Mais vous avez deux nourrissons, constate Elise.  
— Heureusement. Avec un seul, je n'arriverais pas. Il y a une petite prime de service aussi, quand l'enfant est arrivé quinze mois, mais si petite ! Autant ne pas en parler. Non, on n'est pas payé assez pour le mal qu'on se donne...  
Et elle montre à la jeune Parisienne, baignoire, l'appareil stérilisateur du lait, lui expliquant combien tous les soins minutieux qu'on exige d'elle prennent de son temps.  
— C'est tout juste si je trouve quelques minutes par jour pour mon ménage et mon travail.  
— Ah, vous travaillez aussi ?  
— Faut bien, on n'est pas rentier, comme pensent bien des gens dans le pays. Si vous saviez comme on est jaloux ! Je suis fière de mon métier. C'est la spécialité ici, la broderie sur fil...  
En prenant congé de cette éleveuse, Elise se rendra chez une seconde, puis une troisième. Il ne tiendrait qu'à elle, elle n'aurait de cesse qu'elle n'eût épuisé la liste que lui a remise le garçon de l'auberge où Tony a nu à s'installer, alors qu'il y avait des hô-

(1) Voir « DÉTECTIVE », depuis le numéro 294.

apparence si confortable ! Comment le...  
 Si le directeur le savait, ça pour-  
 rait lui coûter cher. Elle avait bien essayé,  
 mais près de quinze jours qu'ils sont ici,  
 entrer en relations avec le directeur, mais  
 fut en vain. Cet ancien sous-officier de  
 cavalerie ne connaît que la consigne. Elise  
 réussit à apercevoir l'hospice des femmes  
 se trouve dans la même maison que le  
 d'élevage et l'infirmerie réservée aux  
 nourrissons malades. Elle a admiré le beau  
 qui l'entoure, mais c'est tout. Cet hos-  
 pice, a-t-elle appris, est réservé aux vieilles  
 de Bellême, exclusivement.

Ses tentatives auprès du Docteur Boutron,  
 médecin de l'Assistance, maire et conseiller  
 municipal, n'ont pas été couronnées de plus  
 succès. Elle a été le trouver sous pré-  
 texte d'une consultation. Il l'a fort bien re-  
 çue, dans la jolie maison toute fleurie qu'il  
 possède en bordure de la route. Il l'a aus-  
 cultée, lui a tâté le poulx, mais, quand elle  
 voulut l'entretenir des pupilles de l'Assis-  
 tance, sa bouche est restée close.

La seconde élèveuse visitée par Elise lui  
 montra le diagramme de pesée des nour-  
 rissons; cette pesée, lui a-t-elle dit, a lieu  
 tous les quinze jours. La troisième s'est re-  
 fusée obstinément à répondre à ses ques-  
 tions et est allée jusqu'à ne pas accepter le  
 lait de vingt francs qu'elle a voulu lui lais-  
 ser.

— Je n'ai besoin de rien, a-t-elle déclara-  
 t-elle en la dévisageant d'un air soupçonneux.

Puis, rejointe par un homme qui rentrait  
 du moment où Elise se retirait, ils l'ont sui-  
 vie longuement du regard en échangeant des  
 propos sur le seuil de leur maison.

La jeune Parisienne n'osera plus se mon-  
 trer dans Bellême. Si les langues commen-  
 cent à se délier, on saura avec quelle obsti-  
 nation elle a dévisagé dans leurs berceaux  
 ces nourrissons, se penchant sur eux comme  
 dans pour découvrir, derrière ces traits fuyants,  
 monsieur d'un petit être que, malgré ses efforts,  
 elle n'a pas réussi à complètement oublier.

Reprendre son enfant avec elle ? Elle y  
 songe un moment. Elle possède son nu-  
 méro matricule. Une démarche à l'Assis-  
 tance Publique, en offrant de payer ce qui  
 a été dépensé pour l'enfant, est toujours  
 dans le possible. Mais on prendrait des renseigne-  
 ments sur elle. La demande serait sûrement  
 rejetée. En admettant qu'elle ne le fût pas,  
 que ferait-elle de son enfant ? Tony ne s'en  
 chargerait sûrement pas, il est trop égoïste.  
 Peut-être même qu'en apprenant qu'elle en  
 avait un, il la quitterait. Et alors, ce serait la  
 rue, à nouveau. Elle frémit, rien que d'y  
 songer. Jamais plus elle n'aurait le courage

d'affronter, à nouveau, l'incertitude du len-  
 demain.

Alors, elle essaie de se duper elle-même.

Son petit Albert, son Bébert, que lui ré-  
 serverait la vie avec elle ? Ne l'ayant pas  
 connue, il ne souffrira pas d'ignorer le nom  
 de sa mère. Cela vaut mieux, d'ailleurs. S'il  
 apprenait ce qu'elle a été et ce qu'elle est,  
 il risquerait de ne pas lui pardonner.

Puis, après tout, ces enfants de l'Assis-  
 tance, on ne peut pas dire qu'ils sont mal  
 soignés. Bien au contraire. Quelle propreté  
 chez ces élèveuses qu'elle a visitées ! Ce doit  
 être partout la même chose. Le règlement  
 est le règlement. Et comme on s'inquiète de  
 leur santé ! Des infirmières, le docteur ven-  
 nant régulièrement, alors que ces petits ne  
 sont même pas malades. Les enfants des  
 familles bourgeoises — même celles qui ont  
 le plus d'argent — pensez-vous qu'on dé-  
 rangera le médecin pour rien ? Et cette belle  
 campagne, ces arbres, ces fleurs, ce bon air  
 autour de ces petits abandonnés ! Ce sont  
 eux, décidément, qui sont les plus heureux.  
 Ils n'ont pas à supporter les contre-coups  
 de l'existence, comme il arrive à ceux dont  
 les parents se débattent avec la vie...

Comme elle voudrait réussir à se convain-  
 cre, cette malheureuse fille dont la nature  
 s'est jouée un jour, alors qu'elle prétendait  
 enfreindre ses lois obscures ! Mais dans son  
 for intime, elle sent fort bien que, quoi  
 qu'elle tente, elle n'y réussira jamais. Alors ?  
 Alors, tant pis pour les hommes qui tom-  
 bent sous ses griffes ! Ils paieront pour l'au-  
 tre, celui qui a semé dans sa chair le germe  
 maudit. Mais, auparavant, il faut ruser, il  
 faut mentir de la voix, du geste, du regard à  
 ce Tony qui, lorsque la nuit vient, a une  
 telle fringale de son corps. Elle sait, d'une  
 déjà vieille expérience, malgré sa jeunesse,  
 les caresses qui retiennent les hommes et les  
 laissent sans défense, à l'heure trouble du  
 désir. Ces artistes, elle n'ignore pas que,  
 moins que tous autres, ils seront en garde  
 contre la fausse monnaie de ces caresses.

— Il m'a dans la peau, pense-t-elle, et il  
 en viendra à tout ce que je voudrai.

Ce qu'elle veut, pour le moment, c'est que,  
 venu pour passer un mois à Bellême, dont  
 la forêt l'enchantait ainsi que le calme, il n'y  
 séjourne pas un jour de plus.

— Demain matin, décide-t-elle, nous par-  
 tirons. Nous serons dans la soirée à Paris.  
 Pourvu que, d'ici là, il n'y ait pas eu d'indis-  
 crétion commise sur mes visites !...

Elle a pris le meilleur parti, celui dont  
 savent si bien user les femmes quand elles  
 sont dans leur tort. C'est elle qui prendra  
 l'offensive.

# RAINES



— Je ne t'attendais plus, dit-elle, en le  
 voyant entrer dans la salle de restaurant.  
 C'est à cette heure-là que tu t'amènes ? Tu  
 vois que je m'étais mise à table.

Il s'est assis, a déplié sa serviette et la  
 regarde sans rien dire.

— Je te parle, il me semble.

Il plonge la louche dans la soupière fu-  
 mante et se sert. Puis, s'adressant au gar-  
 çon :

# VENT

— Tu diras qu'on me prépare la note  
 pour ce soir.

Elle croit rêver. Il lui semble que son  
 cœur va s'arrêter. Elle ne veut, cependant,  
 pas laisser paraître la joie dont elle dé-  
 borde.

— Qu'est-ce qui te prend ? dit-elle.

Il a un sourire méphistophélique.

— Tu le verras, réplique-t-il, posément.

Et il se met à manger.

Elle ne sait que penser, maintenant. Ce  
 succès inattendu et trop brusque la décon-  
 cert. Quelle manigance y a-t-il là-dessous ?

— Alors, nous rentrons à Paris ? de-  
 mande-t-elle.

Il s'empresse de corriger sa phrase.

— Je rentre à Paris.

— Et moi ?

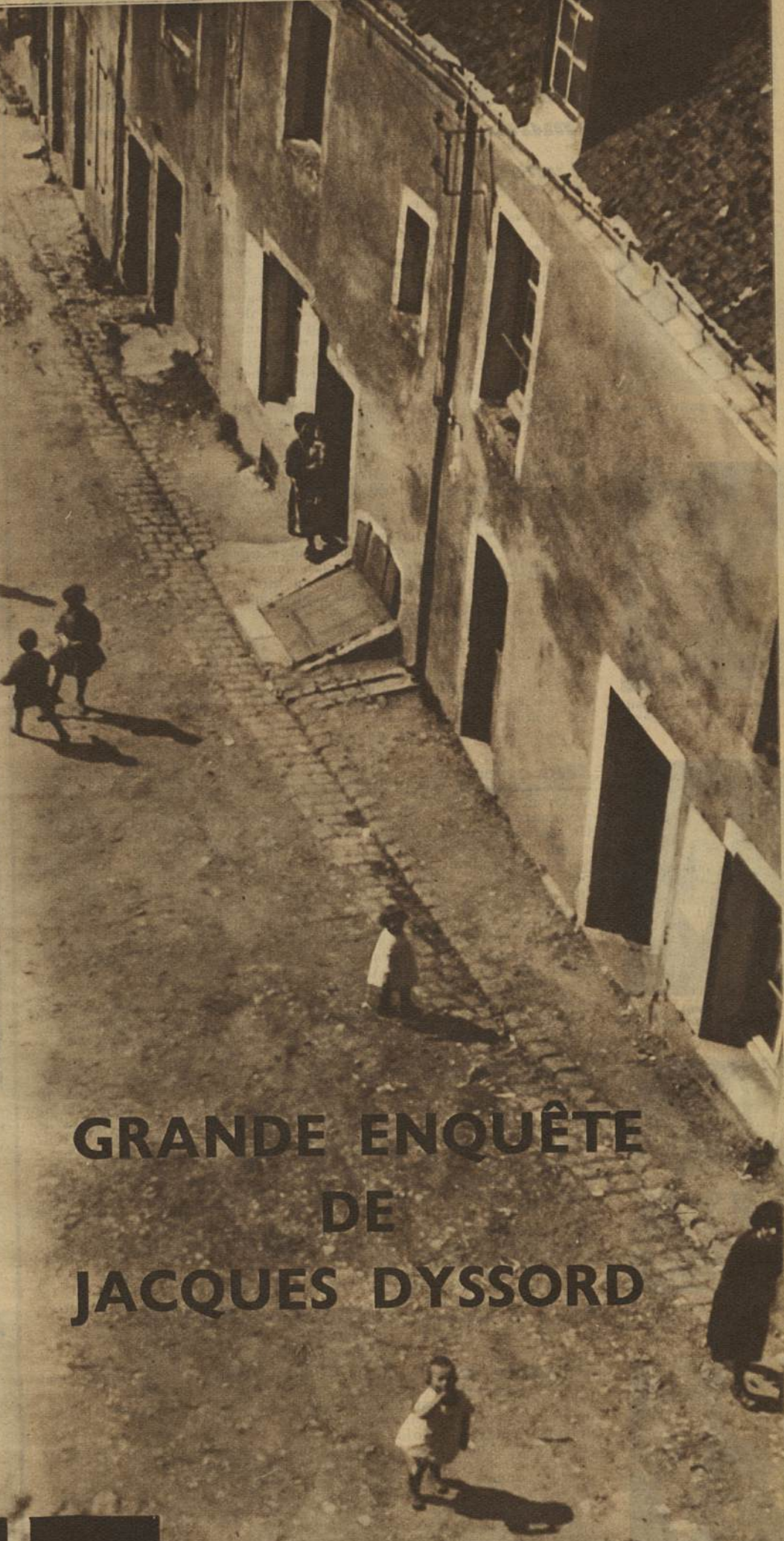
— Tu feras ce que tu voudras.

— Ah, par exemple ! on peut dire que tu  
 es un beau mufle.

— Pense ce que tu voudras, si tu savais  
 comme cela m'est égal !

C'en est trop. Si elle n'agit pas prompte-  
 ment, elle a l'intuition que la partie est per-  
 due. Voilà ce que c'est que d'avoir voulu  
 jouer le grand jeu.

— Les peintres, les écrivains, lui avait dit  
 une amie de Montmartre qui avait vécu long-



## GRANDE ENQUÊTE DE JACQUES DYSSORD

*Elle tremblait un peu que les langues  
 finissent par se délier, à force de la  
 voir se pencher avec angoisse sur  
 les nourrissons ou dévisager les  
 bambins qui hasardaient leurs pre-  
 miers pas dans les rues du village.*

temps sur la Butte, on ne sait jamais ce  
 qu'ils ont dans le ventre.

Elle le regarde de ce regard noyé et do-  
 minateur tout à la fois qui, à l'ordinaire,  
 le met à ses pieds.

Il n'a pas cillé. Un sourire inquiétant,  
 au contraire, rôde sur ses lèvres.

— Tony, dit-elle, la voix subitement hum-  
 ble, où as-tu été ce soir ?

Il l'observe, comme s'il la voyait pour la  
 première fois.

— Comme vous jouez bien la comédie,  
 dit-il.

La nervosité d'Elise est telle, à ce mo-  
 ment-là, que des larmes mouillent ses yeux.

— De mieux en mieux, ma chère amie. Il  
 faudra faire du théâtre — ou du ciné à  
 votre choix — je dois reconnaître que vous  
 êtes assez photogénique.

Elle s'est dressée, sa pâleur est telle qu'à  
 son comptoir la patronne la regarde avec  
 une vague inquiétude. Et, sans un mot,  
 Elise se dirige vers l'escalier qui conduit à  
 leur chambre.

Quand elle a disparu, le garçon s'appro-  
 che de Tony.

— Voici la note, monsieur.

Et il ajoute :

— Je n'ai pas porté la commission dont  
 m'avait chargé madame. J'ai eu des frais.

Il me semble que vingt francs ne seraient  
 pas de trop...

\*\*\*

— Qu'est-ce que c'est, chérie, que cette  
 commission que tu avais donnée au gar-  
 çon ?

Ils sont, maintenant, dans les bras l'un  
 de l'autre, exténués par les folles étreintes  
 de la nuit. Elle se fait toute petite contre lui.

— Méchant ! Méchant ! qui m'a fait tant  
 de peine ! dit-elle en se serrant davantage.

— Cette commission ?... demande-t-il à  
 nouveau.

Alors, elle rougit comme une jeune fille  
 et, cachant sa tête dans sa poitrine :

— Je vais te dire, voilà... j'ai honte... ne  
 me regarde pas, surtout... j'avais dit au gar-  
 çon de s'arranger pour savoir où tu étais  
 allée... Je suis tellement jalouse de toi, mon  
 amour !...

Il s'endormit le premier. Quand elle en-  
 tendit son souffle devenu égal, elle se leva  
 et se dirigea vers la fenêtre qu'elle ouvrit  
 dans la nuit.

Oubliant qu'elle était nue, elle se mit alors  
 à respirer, à pleins poumons, cet air pur  
 qu'aspirait goulument, à cette heure, ce pau-  
 vre petit Bébert qu'elle avait porté pendant  
 neuf mois dans ses flancs mercenaires et  
 qu'elle ne reverrait, sans doute, jamais...

(A suivre.)

Jacques DYSSORD.

# Faits Divers

Film hebdomadaire, par Marius Larique



Les corps sont emmenés dans un fourgon.



Ullmo (à gauche) à son retour en France.



L'octogénaire Serres qui tua sa belle-fille.



L'auto s'écrasa contre le camion arrêté.



Le mariage de Rojas Martinez à la prison.



Georges Liord, l'assassin de M. Paulmier.



Des fausses pièces furent trouvées chez Meyrat et Gargand.

**Lundi** C'était un beau dimanche parisien, un dimanche de guinguette, de petit vin blanc, et de valse chaloupées au son de l'accordéon. De plus, cela se passait dans une île de la Seine, l'île Marante, proche de Colombes. On fêtait les fiançailles du fils Sancier et de la gracieuse Antoinette Prunier, aux dix-neuf ans tout fleuris d'amour. Futurs beaux-frères et belles-sœurs, et des cousins aussi, fraternisaient. On buvait sec. On chantait. Tout à coup quelqu'un proposa une promenade sur le fleuve. Et d'acclamer cette bonne idée. Voilà notre jeunesse partie, laissant les ancêtres au rivage, occupés à bâtir, sur la prochaine union de leurs enfants, des projets d'avenir. Cependant, l'embarcation naviguant à la godille autour de l'île Marante, il advint qu'elle rencontra une péniche à moteur. Effrayées par les vagues qui secouaient leur frêle esquif, les jeunes filles se jetèrent sur le même bord; la barque chavira. Un seul rescapé : le fiancé. C'est le seul qui savait nager. Je tirerai donc de cette triste aventure la même moralité que la semaine dernière, en enregistrant l'accident de Lorient. Va-t-on rendre l'enseignement de la natation obligatoire en France ?

**Mardi** Après vingt-six ans de Guyane, Ullmo est rentré en France. Ce n'est pas la première fois que les lecteurs de Détective entendent parler d'Ullmo. Louis Roubaud a exposé ici-même les conditions dans lesquelles l'enseigne de vaisseau Ullmo fut arrêté, dégradé et condamné à la déportation perpétuelle dans une enceinte fortifiée. Moi-même, dans mon livre sur le bagne, Les Hommes punis, j'ai rappelé en quelques lignes le passé d'Ullmo à Toulon, la belle Lison, la lettre imbécile au ministre de la Marine, le piège tendu à Ullmo avec le rendez-vous dans les gorges d'Ollioules. Je me suis surtout étendu sur la vie d'Ullmo en Guyane, vie exemplaire d'une correction si grande que cela lui valut d'obtenir des grâces et notamment de quitter l'île du Diable — l'île des traîtres — et de pouvoir travailler à Cayenne, en homme libre, au service d'une grosse maison d'exportation et d'importation. Je dis avec fierté que les écrits de Roubaud, de Londres, que la campagne de Détective n'ont pas été pour rien dans le retour d'Ullmo, mais surtout, je dois rendre un hommage ému à la fiancée mystique d'Ullmo, à cette admirable femme, Mlle Poirier, qui l'a sauvé...

**Mercredi** Le vieux Louis Serres vivait au premier étage d'un petit café des Buttes-Chaumont, tenu par son fils et sa belle-fille. Enfermé dans sa chambre, cet octogénaire ne plantait pas, mais enfouissait d'illusoires trésors en de mystérieuses cachettes. On est prévoyant à tout âge et ce n'est pas pour rien que le café des époux Serres s'appelle le Café de l'Avenir. Hanté par la pensée que sa bru l'espionnait et lui dérobait ses biens, le vieillard ne dormait plus. Il ne pouvait plus supporter sa vie de café. Aussi, guettant hier matin la descente de Mme Serres jeune, il résolut de mettre un terme à ses souffrances, en supprimant leur cause. D'un fusil de chasse bien dirigé, il atteignit d'un coup mortel sa belle-fille. Puis il remonta précipitamment dans sa chambre et s'y barricada, farouche. Les policiers alertés durent le menacer de leurs revolvers pour obtenir qu'il ouvrit sa porte. Il n'avait auprès de lui, outre son fusil, qu'un rasoir bien aiguisé et un revolver chargé à cinq balles. Ce dragon cacochyme défendait bien son trésor. Au brigadier qui l'interrogeait, il répondit d'un mot à la Dumas : « Elle me volait, je l'ai assassinée. » Les portes du Dépôt se sont refermées sur le dangereux Harpagon.

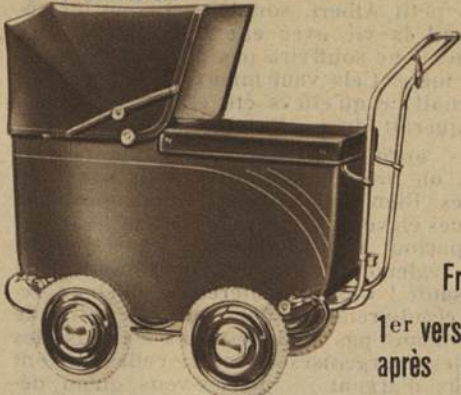
**Jeudi** Au milieu de la nuit, sur la route de Fontainebleau, à Villejuif, un lourd camion était arrêté, en panne. Quand un camion est en panne, ce n'est pas comme une voiture ordinaire : il ne se gare pas plus que lorsqu'il roule. En marche ou en arrêt, le seigneur de la route est chez lui sur la route, et l'occupe souverainement. Tant pis pour ceux qui arrivent derrière. Une conduite intérieure, qu'occupaient quatre jeunes internes de l'hôpital de Corbeil, et que pilotait un sage sexagénaire, ambulancier au même hôpital, en fit la malheureuse expérience. Elle vint s'écraser sur le camion immobile si violemment que ses passagers, grièvement blessés, ont dû être transportés à l'hôpital de Bicêtre. Comme quoi une voiture conduite par un ambulancier se trouva, par une étonnante fatalité, amenée à diriger, malgré eux, ses occupants vers un hôpital, et comme quoi les camions sont un danger permanent, soit qu'ils roulent à de folles allures, soit qu'on les rencontre paisiblement arrêtés au milieu du chemin. Ce n'est pas la première fois que nous demandons une réglementation plus énergique des poids lourds. Le triste accident de la route de Fontainebleau nous fournit une occasion de formuler cette requête.

**Vendredi** La petite prison d'Autun, qui doit prochainement disparaître, a été le théâtre, l'autre semaine, d'une cérémonie qui se pratique quelquefois dans les prisons parisiennes, mais rarement dans une prison d'arrondissement. Le mariage d'un détenu, Georges de Rojas Martinez, et de Auréa Santos Matilla y a été célébré. Tous deux vivaient ensemble dans une cabane sylvestre et puisqu'ils s'aimaient, ils étaient heureux, quoique pauvres, car le métier de bûcheron est rude et n'enrichit guère ceux qui le pratiquent. Ils vivaient heureux... Mais un soir qu'il avait trop bu, de Rojas Martinez se trouva entraîné dans une rixe, au café Mourot, à Dracy-Saint-Loup. Trois mineurs de Saint-Forgeot, pour un motif futile, se prirent de querelle avec les frères Rojas. Cela qui commença par des injures, puis par des jets de verres à la figure, se termina tragiquement. L'un des mineurs, Jean-Marie Renard, eut le ventre ouvert d'un coup de couteau que lui porta violemment l'Espagnol Georges de Rojas. Depuis ce soir malheureux, de Rojas est à la prison d'Autun. La moralité : l'alcool n'est pas seulement un meurtrier, c'est aussi un assassin. Que de crimes sont commis par son fait !...

**Samedi** Le 7 juin dernier, on trouvait dans un champ, à quelque distance de Combs-la-Ville, le corps de M. André Paulmier, 18 ans, préparateur en pharmacie. Le médecin-légitime avait conclu à une mort consécutive à un coup reçu mais on se demandait si une chute n'avait pu causer cette mort. Dans Détective, mes collaborateurs furent plus formels et je ressens encore leur émotion, lorsqu'ils me dirent, rentrant d'enquête : « Monsieur Larique, il s'agit bien d'un crime ». Or, samedi, les gendarmes de Moissy-Cramayel, faisant une tournée, appréhenderont Georges Liord, 28 ans, ouvrier de culture, qu'ils soupçonnaient d'avoir commis des larcins dans des jardins de la région. Interrogé par le brigadier-chef Humbert et par l'inspecteur Bascou de la première brigade mobile, Liord avoua ces vols. Puis, pressé de questions, il avoua être l'assassin de M. André Paulmier. Voici sa première version : « Nous nous promenions ensemble ; il m'a insulté grossièrement ; j'ai vu rouge. » Au juge d'instruction de Melun, M. Levy, il donna des explications plus vraisemblables de son crime : Il avait vu Paulmier sortir son portefeuille à la fête de Combs-la-Ville. Cela lui avait donné l'idée de le dévaliser.

**Dimanche** C'est la semaine des faux-monnayeurs. Après le graveur qui mettait en circulation de faux billets de dix francs, voici deux électriciens, Marcel Meyrat et Maurice Gargand, qui fabriquaient de fausses pièces de cinq francs. Eux, malins, avaient imaginé de les faire écouler par une petite amie, une jolie blonde de vingt-deux ans, Georgette Dintillac. Fallait-il que les marchands de journaux à qui cette personne déléguée offrait sa monnaie suspecte eussent l'esprit mal fait pour en éprouver le son au rebord du trottoir ! Moi, je vous l'assure, une belle fille qui me donnerait cinq francs, je les prendrais les yeux fermés. Bien sûr, l'expérience le montre, j'aurais tort. Mais que représente une pièce de cent sous au jour d'aujourd'hui ? Même pas dix sous d'avant la guerre ! En tout cas, si j'étais M. Bedouce, inventeur de la thune en nickel, cette aventure me réconforterait, et je demanderais qu'on décorât les méfiantes citoyens qui ont dépiqué les faux-monnayeurs. Quelle réplique aux méprisants sarcasmes qui ont accueilli la venue au monde de l'humble piécette ! Hein, peut-être dire son père parlementaire, qui aurait cru qu'un jour ma bedoulette, tant décriée, susciterait des contrefacteurs !...

8 JOURS à l'essai



## En réclame

N° 32. Voiture d'enfant, modèle de luxe, havane, beige, bleu, gris. Caisse garantie tout bois, forme anglaise. Suspension extra souple "Dau-mont" sur courroies cuir, montée sur vaste caisse fermée jusqu'à la base. Garniture capitonnée. Ceinture de sûreté, avec roues flasques de 25 cm. caoutchouc genre ballon. Prix : 288 fr. payable 24 fr. par mois.

Franco de port

1er versement 1 mois après la livraison

Frs 288 payable **24** par mois

DEMANDEZ notre catalogue N° 46

N° 11. Appareil "RÉVE IDEAL" pour pellicules 6 x 9 entièrement métallique, beau gainage, bords métal poli, soufflet peau, viseur télescope, mise au point avec l'arrêt automatique à l'infini et échelle graduée, obturateur trois vitesses et deux poses, propulseur métallique, objectif anastigmat Magir Hermagis, très lumineux F. 6.3. **EXPÉDITION FRANCO**, Frs : 288. », payable Frs : 24. » par mois.  
N° 12. Même appareil que ci-dessus, mais format 6 x 11. Frs : 294. », payable Frs : 24.50 par mois.  
N° 13. Appareil photo pour plaques 9 x 12. Frs : 294. », payable Frs : 24.50 par mois.



BULLETIN DE COMMANDE D.15

Je prie la Maison Girard et Boitte S. A., 112, rue Réaumur, à Paris, de m'envoyer franco les marchandises suivantes :  
N° ..... (pour la voiture d'enfant indiquer la teinte) .....  
au prix de frs ..... que je paierai ..... frs par mois pendant 12 mois à votre compte chèques postaux Paris 979.

Date ..... 1933.  
Nom et prénoms ..... Signature : .....  
Date et lieu de naissance .....  
Profession .....  
Domicile .....  
Département .....  
Gare .....  
Girard & Boitte

112, rue Réaumur, PARIS (2°)

Vente directe du fabricant aux particuliers — franco de douane

Fr. 40.- Fr. 37.- Fr. 60.-  
100.000 clients par an — 30.000 lettres de remerciements  
Demandez de suite notre catalogue français gratuit.  
**MEINEL & HEROLD, Klingenthal (Saxe) 509**

A 74 ans  
cette femme de ménage  
gagne encore sa vie

« C'est grâce à Kruschen » dit-elle

La santé — surtout pour celui qui doit gagner sa vie — est un bien si précieux qu'on comprend l'enthousiasme de cette femme. Voici sa lettre :

« J'ai soixante-quatorze ans, je prends des Sels Kruschen depuis des années. C'est grâce à eux que je suis encore, à mon âge, comme une jeune femme de trente ans. Je préfère me passer de beurre sur mon pain que de mes sels Kruschen. Grâce à eux, je digère bien et n'importe quoi, car ils me tiennent le corps libre tous les jours. Je fais des ménages et c'est grâce à Kruschen que je puis encore gagner ma vie tous les jours. » Mme D... à Lille. (Lettre n° 1.834.)

Les Sels Kruschen empêchent toute constipation. Ils obligent aussi les reins et le foie à vous débarrasser régulièrement des poisons de la nutrition. Ils vous font ainsi un sang pur et propre qui porte jusque dans vos moindres fibres une force, une vigueur nouvelles. Vous vous sentez alerte, gai et dispos, aucune tâche ne vous effraie. Dès demain, commencez à prendre votre « petite dose quotidienne », c'est une vie nouvelle qui commencera pour vous.

Sels Kruschen, toutes pharmacies : 9 fr. 75 le flacon, 16 fr. 80 le grand flacon (suffisant pour 120 jours).

## AUX FUMEURS

Vous pouvez vaincre l'habitude de fumer en trois jours, améliorer votre santé et prolonger votre vie. Plus de troubles d'estomac, plus de mauvaise haleine, plus de faiblesse du cœur. Recouvrez votre vigueur, calmez vos nerfs, éclaircissez votre vue et développez votre force mentale. Que vous fumiez la cigarette, le cigare, la pipe ou que vous prisiez, demandez mon livre, si intéressant pour tous les fumeurs. Il vaut son pesant d'or. Envoi gratis.

Remède WOODS, 10, Archer Street (219 TAB), Londres W1

## ACADÉMIE DE POLICE PRIVÉE

Cours pratiques et jiu-jitsu  
A. S. P. C., 38, rue de Bondy, Botz. 66-74.

UN AVIS DÉSINTÉRESSÉ  
On nous écrit : **J'AI MAIGRI EN 1 MOIS DE 8 KILOS**

(sans rien absorber)  
J'offre gratuitement recette facile, sans danger, pour maigrir en secret, entièrement ou amincir à volonté de la partie désirée : bajoues, hanches, chevilles, seins, etc. Envoi discret sous pli fermé. Ecrire en citant ce Journal à Madame A. MIRANDE 75, Rue Lafayette, PARIS

15 fr. Le 100 adr. et gr. gains 2 sexes. Ecr. LABO-RATOIRE DE PROVENCE, H., à Marseille.

## UN FONCTIONNAIRE SATISFAIT

Monsieur André, employé à l'Administration des Douanes, se félicite d'avoir usé de la recette suivante que tout le monde peut préparer facilement chez soi et grâce à laquelle ses cheveux ont retrouvé leur couleur naturelle alors qu'ils étaient complètement blancs :

« Dans un flacon de 250 gr., versez 30 gr. d'eau de Cologne (3 cuillères à soupe), 7 gr. de glycérine (1 cuillère à café), le contenu d'une boîte de Lexol et remplissez avec de l'eau ».

Les produits servant à la confection de cette lotion, qui fonce les cheveux gris ou décolorés et les rend souples et brillants, peuvent être achetés dans toutes les pharmacies, rayons de parfumerie et salon de coiffure, à un prix minime. Appliquer le mélange sur les cheveux deux fois par semaine jusqu'à ce que la nuance désirée soit obtenue. Il ne colore pas le cuir chevelu, il n'est ni gras ni poisseux et reste indéfiniment. Ce moyen rajeunira de beaucoup toute personne ayant des cheveux gris.

## QU'Y A-T-IL DANS VOTRE HOROSCOPE ?

GRATUITEMENT, le Célèbre Professeur KIND, Astrologue universellement connu, vous le dira. Maître des Secrets de l'Égypte Antique, le DON MERVEILLEUX qu'il possède de lire le PASSÉ et l'AVENIR des destinées humaines est saisissant : grâce à la précision troublante de ses PRÉDICTIONS, il vous aidera à vous FAIRE AIMER de L'ÊTRE QUI VOUS EST CHER, à réussir brillamment dans la vie et à connaître à votre tour le BONHEUR auquel vous avez droit. Qu'il s'agisse d'AFFAIRES, D'AMOUR ou de SANTÉ, vous qui avez des peines et des soucis, n'attendez pas un jour de plus et demandez-lui l'ÉTUDE GRATUITE DE VOTRE VIE. En spécifiant si vous êtes : Madame, Mademoiselle ou Monsieur, indiquez votre NOM, Prénom, date de naissance et adresse exacte. Joignez, si vous le voulez bien, 2 fr. en timbres-poste pour frais d'écritures. Professeur KIND, Service T. C., 25, Galerie des Marchands, Paris (89).





La route de Pontoise à Rouen où fut découvert, dans le fossé, le cadavre de l'inconnu.

# LE MORT TATOUÉ



L'autopsie, faite à la morgue de Cergy a permis de conclure à l'assassinat.

Moins chargé que cet « homme bleu », le mort portait de nombreux tatouages.

Le corps de la victime avait été enfoui dans les herbes hautes.



M. le Docteur Derôme qui pratiqua l'autopsie.



Les vêtements — une gabardine bleue, un veston et un pantalon noir usagés — sont restés à la morgue de Cergy.



L'inspecteur Vezard a été désigné pour élucider l'énigme.

Le cantonnier Lamarre posa sa pelle pour mieux regarder : Au creux du fossé, à demi-caché par les herbes, un homme était étendu qui semblait dormir.

Le fait n'est pas rare — quand vient la saison chaude — de rencontrer ainsi au long des routes quelque dormeur — gars du trimard, gueux des champs — dormant la face au ciel et le dos sur la terre. La nature semble avoir creusé ces lits herbus pour le repos des vagabonds. Qui se soucierait d'eux ? La route et son talus sont leur royaume. Et le murmure endormeur des grands champs de blé mûr, brûlés de soleil, berce le repos des errants.

Le cantonnier Lamarre risqua cependant quelques pas. Une odeur suspecte s'élevait du côté de l'homme étendu. Une inquiétante odeur de pourriture qu'aggravait encore la chaleur torride qui tombait du ciel en feu.

Une brusque et cruelle appréhension fit alors tressaillir M. Lamarre. Cette odeur de mort qui de loin, tout à l'heure, ne l'avait pas frappé semblait maintenant emplir l'atmosphère. Elle dominait l'acre senteur des herbes et des blés. Et sous le ciel d'azur, dans l'éblouissement de la campagne vibrante de lumière, ce souffle de pourriture semblait comme un défi à la pureté du jour.

La guerre et l'après-guerre ont familiarisé les hommes avec l'image de la mort. Mais l'odeur de la mort est toujours affreuse. Le cantonnier n'osa s'approcher du mort inconnu dont le visage décomposé, noir déjà, lui était apparu entre les herbes,

macabre, hallucinant... Visage sans regard, aux yeux rongés... Il fallait faire un effort pour fixer l'atroce vision.

Sans plus tarder, M. Lamarre courut alerter les gendarmes. Quel était cet inconnu ? Comment était-il mort ?

Nulle blessure apparente ne pouvait laisser supposer qu'il s'agissait d'une mort violente. L'inconnu, très modestement vêtu d'une gabardine bleue, d'un veston noir et d'un pantalon maintenu par un ceinturon de cuir noir, avait pu être frappé de congestion et s'écrouler là, privé de secours, entre la route poussiéreuse et les épis d'or de ce grand champ planté de pommiers.

Mais détails troublants : on constata, en fouillant le cadavre, qu'il avait été dépouillé de son portefeuille et de tous les papiers qui eussent pu faciliter son identification. Aucun indice ne permettait d'augmenter les recherches. On put seulement relever sur la boucle du ceinturon ces mots : *Saint-Nicolas, Nîmes*. Détail insignifiant qui ne pouvait être de grande utilité pour l'enquête.

On hissa l'inconnu sur un brancard. On le transporta jusqu'au plus proche village, à Cergy. La morgue est là, tout contre l'église, et contre le cimetière. Du buis borde la petite allée qui conduit au funéraire refuge.

On déshabilla l'inconnu. On s'en tint tout d'abord aux banalités de l'identification judiciaire : l'inconnu mesurait 1 m. 78 et paraissait âgé d'une trentaine d'années. Il

lui manquait trois incisives à la mâchoire supérieure et deux à la mâchoire inférieure. Mais il était surtout remarquable par ses tatouages : Au bras droit notamment, à la hauteur du coude, on voyait une ancre de marine, surmontée d'une bouée, dans laquelle est dessiné un petit bateau. Au-dessus, se trouvait une porte fortifiée et sur la droite, un soleil couchant. Sur le bras gauche, on voyait un poilu casqué, surmonté de



Le cantonnier Emile Lamarre qui fit la funèbre découverte.

F. DUPIN.

deux épées entrecroisées et encore d'un casque.

Et l'autopsie commença. Le docteur Derôme avait été commis à cet effet par M. Vallée, juge d'instruction à Pontoise. Jusque là, rien n'avait permis de supposer qu'on se trouvait en présence d'une mort violente. Aucune blessure apparente, je le répète, n'avait révélé qu'il y eût crime.

Et pourtant, soudain, dans le silence qui enveloppait les travaux, le docteur Derôme annonça :

— Nous sommes en présence d'un assassinat.

Il venait de découvrir, en effet, à la base du crâne, la trace très nette d'un trou de balle. Cette balle avait traversé la tête et était ressortie par le front. Un autre projectile avait effleuré le côté gauche du front. L'inconnu avait été tué d'un coup de revolver. La mort remontait environ à dix jours avant la découverte du cadavre.

D'un seul coup, l'inconnu de la route nationale n° 14 entraînait dans la légende d'une énigme parfaite.

On s'essaya aux hypothèses. Après les gendarmes, qui avaient procédé aux premières constatations, l'inspecteur Vezard, de la première brigade-mobilité, se pencha sur le mystère du mort tatoué.

Un point parut formel : L'inconnu n'avait pas été tué à l'endroit où on venait de le trouver. On l'avait apporté, on l'avait couché dans ce fossé, pour qu'il fut doublement inconnu.

L'endroit est situé sur la route nationale de Paris à Rouen, à deux kilomètres de Pontoise.

Le mort tatoué — tout permet de le supposer — devait être, au moment de l'attentat, en automobile, à côté du chauffeur. Il aurait été abattu par un individu placé à l'arrière.

Règlement de comptes ?

Mais d'où venait l'individu aux bras tatoués ? Où avait-il été « embarqué » ? A Paris ou à Rouen ? La casquette trouvée sur la route avait-elle été lancée sur la route, avant ou après l'attentat ?

Dix jours se sont écoulés entre le crime et la découverte du cadavre. Dix jours précieux pour les auteurs de l'attentat qui, leur coup fait, ont rejoint les bas-fonds d'une grande ville. Les tatouages du mort font penser qu'il a vécu parmi les mauvais garçons et participé à leurs vengeances, à leurs guerres. Un soir, sans doute, l'inconnu fut condamné à mort. Les règlements de comptes, jadis, s'effectuaient sur place. L'homme tombait au coin d'une impasse, au seuil d'un bar. L'identification du mort était immédiate. Les secrètes ramifications du drame pouvaient être presque aussitôt reconstituées.

Les hors-la-loi aujourd'hui ont compris les services que pouvaient rendre à leurs desseins l'automobile. De même qu'on a paru voir se multiplier les coups de main à longue portée, si j'ose dire, de même que les malfaiteurs vont d'une ville à l'autre pour y exécuter leurs vols, de même les règlements de comptes se pratiquent maintenant au cours de randonnées en auto.

On prétexte un voyage. On « enlève » l'homme à exécuter. Et, dans la nuit solitaire, un coup de feu éclate. La victime est déposée sur le talus de la route déserte, dépouillée de tout ce qui pourrait faciliter son identification.

Quand le drame est découvert, où orienter les recherches, dans quel milieu, dans quelle ville ?

Il ne reste plus qu'à attendre le hasard d'une indication. Un soir, peut-être, dans un bar, quelqu'un dira :

— Tiens, mais on ne voit plus Albert-le-Tatoué.

Et ce tatoué sera peut-être l'inconnu qui dormait son dernier sommeil dans un fossé de la route nationale.



Arrêté et expédié devant le jury. Cracker se sentit abandonné. A tel point que, dans la cage où il se trouva mêlé à d'autres convicts, il attendit presque avec espoir l'heure du châtiment suprême.



## VIII. — L'AME DE FOND

Un an passa et Fary Bey, un jour, envoya Escobar à New-York pour soutenir une Carmela épuisée de fourberie. Vers 10 heures, le portier de l'hôtel prévint Enrico qu'une dame l'attendait dans une auto. Il sortit, vit au bout du trottoir une insolente Cadillac toute blanche, conduite par un chauffeur vêtu d'une sorte d'uniforme de général russe d'opérette, avec une haute casquette rouge et des brandebourgs. Les rideaux des portières étaient tirés.

Il pleuvait très fort; son habit recouvert d'un trench-coat assez sale, nu-tête, Enrico traversa le trottoir en trois bonds, ouvrit la portière et s'engouffra dans l'auto.

L'intérieur était de satin gris perle, éclairé par des tubes qui donnaient une lumière laiteuse. Au fond était assise une jeune femme vêtue d'une robe du soir de velours rouge et d'une courte cape d'hermine; très belle, malgré des yeux jaunes pleins de brutalité, une bouche aux lèvres roulées qui avaient toujours l'air offertes, des cheveux de ce blond presque blanc appelé platine que venaient d'inventer à Hollywood les étoiles de la Metro Goldwyn Mayer, pour triompher de leurs sœurs rivales, les rouquines flamboyantes de la Paramount.

— Je suis Ethel Morton, dit-elle. Nous allons rejoindre Carmela dans un endroit tranquille.

Escobar lui baisa machinalement la main, demanda sans réfléchir :

— Pourquoi n'est-elle pas avec vous ?

— Vous pensez bien que la comtesse Camerina, dame patronnesse de tant de bonnes œuvres et de sociétés morales, ne peut pas être vue dans la compagnie d'une femme aussi compromise que moi.

Et, après avoir ri, elle ajouta en le dévisageant :

— Ainsi, c'est vous le marquis d'Escobar. Il paraît que vous êtes un agent médiocre, mais que vous avez un fâcheux coup de pistolet et que vous faites bien l'amour.

Enrico enleva son trench-coat et rétablit l'harmonie de sa cravate, alluma une cigarette, se carra dans le coin et, la bouffée de honte qui lui était montée au visage dissipée, répondit négligemment :

— Oh ! on me flatte pour le pistolet.

Elle l'emmena dans un *speakeasy*, cette forme comique du cabaret clandestin, inventée par l'hypocrisie des alcooliques puritains et l'hypocrisie de la police vénale.

On leur apporta du champagne. Enrico boudait, mais il n'était pas assez fort pour tenir tête à une Ethel Morton inclinée à une sympathie presque tendre et qui avait résolu de le réduire à sa main.

Pourquoi faites-vous le sanglier ? lui disait-elle. Vous êtes sans personnalité, mais

vous avez du charme. D'être inférieur à moi ne diminue aucun de vos arts d'agrément. Tenez, j'ai assez travaillé aujourd'hui, je vais vous faire la cour.

Carmela arriva à ce moment, affairée, et rosit de plaisir en voyant Ethel, qu'elle admirait aveuglément, bien disposée à l'égard d'Enrico. Elle était en toilette de ville et refusa d'enlever son manteau.

— Je n'ai qu'une minute. Cracker est particulièrement collant ce soir. Il m'a seulement quittée un moment pour aller faire une conférence par T. S. F. Il doit revenir à la maison avant d'aller se coucher.

— En somme, dit Escobar, agressif, qu'astu obtenu de Cracker après un an ?

— Je suis sa confidente : il ne fait rien sans me demander conseil.

— Peut-être, mais il le fait. Depuis qu'il te connaît, son activité a doublé. Finalement, il est le seul de tes amis que tu n'aies pas amené à la drogue. Ton premier échec ! Pour une fois que cela eût été utile, tu n'as pas de chance.

Ethel éclata de rire :

— Richard Cracker intoxiqué ! J'avoue que ce serait drôle.

— Oh ! si je voulais ! dit la Camerina d'une voix tremblante.

Il insista, sans pitié :

— Il vient te voir tout à l'heure. Montre-nous jusqu'où va ta puissance sur lui : fais-le fumer.

Ethel ne riait plus. Carmela regarda Enrico; elle avait son visage fripé de vieille petite fille des jours de détresse. Elle le vit fermé, méchant, seulement préoccupé de son attitude devant Ethel Morton. Elle se leva, très rouge, et s'en alla.

— Ce n'est pas mal, dit Ethel au bout d'un moment; qui sait si l'on ne fera pas quelque chose de vous ?

Elle était délicieusement ivre. Sur la table, le téléphone sonna. C'était la femme de chambre de Carmela qui lançait le bulletin de victoire de la comtesse : Cracker fumait.

Ethel Morton resta d'abord stupéfaite, puis, à mesure qu'elle parvenait à se rendre compte de l'étonnante nouvelle, elle s'anima. Elle eut une crise de gaieté, puis une fièvre l'agita. Elle se leva, appela le garçon, ajusta sa cape.

— Venez, dit-elle, allons voir ça.

— Vous ne pensez pas à aller chez Carmela ?

— Mais si ! Richard Cracker tirant sur le bambou ! Je vous jure que je ne raterai pas ce spectacle-là.

— Il vous connaît : vous allez tout compromettre.

— Comprenez donc que rien n'a plus d'importance, puisqu'il fume. D'ailleurs, quoi qu'il puisse arriver, c'est un luxe que je veux m'offrir.

Elle était comme folle. La flambée d'extravagance, la minute exceptionnelle, l'eni-

vraient mieux que le vin et la drogue, lui faisaient perdre tout contrôle. Elle vivait vraiment en dilettante du drame.

Sur le trottoir, elle ne laissa pas le temps au chasseur d'appeler la voiture, la rejoignant elle-même sous la pluie, trempée, et se serra dans l'auto contre Escobar, lui donna sa bouche.

— C'est vous qui avez obtenu ça d'elle, vous seul, répétait-elle.

Il la tenait dans ses bras, sentait sa chair dure sous le velours humide de la robe, et il pensait qu'après les humiliations du dé-

but de la soirée il n'espérait pas sitôt cette double revanche.

Mais, devant la maison de la Camerina, il refusa de monter. Impatiente, elle n'insista pas, elle alla sonner, entra. Il attendit, essaya de fumer, jeta, nerveux, sa cigarette. La pluie avait cessé. Il descendit sur le trottoir, vit que la grande porte était restée entrouverte, s'aventura dans le couloir, faiblement éclairé. L'appartement de la Camerina était au premier étage. Alors, dans la maison silencieuse, retentit un cri de femme, horrible.

Sans réfléchir, il se jeta dans l'escalier, monta d'une traite. La porte de l'appartement était ouverte, elle aussi. Dans l'antichambre, la femme de chambre, affolée, s'accrochait au téléphone et criait des mots sans suite. Il entra dans la chambre. Ethel Morton était étendue sur le parquet, les membres en désordre, dans une pose grotesque, la robe relevée, découvrant les cuisses, raide, la gorge ouverte. Le sang suintait de ses cheveux couleur de métal. Carmela était recroquevillée dans un fauteuil, stupide, agitée de tressaillements.

Richard Cracker était debout, le col dégrafé, bras ballants. Il tenait à la main un coupe-papier recourbé, en acier, à manche d'argent, qu'Enrico se rappela avoir vu, la veille, sur un guéridon.

Au milieu du lit-divan, il y avait encore les plateaux à opium, la lampe allumée.

Enrico fit un pas dans la pièce. Cracker, immobile, comme hébété, tourna vers lui un visage blanc, des yeux sans regard.

— Que voulez-vous ? Que venez-vous faire ici ? dit-il d'une voix ferme, mais méconnaissable, qui paraissait ne pas lui appartenir.

Puis ses mains s'ouvrirent, le couteau glissa à terre; avec ses doigts sanglants, il essaya machinalement de rattacher son col, de renouer sa cravate. Au même moment, la maison fut envahie par les policemen.

\*\*\*

Les jours qui suivirent, s'ils furent physiquement terribles pour Escobar, lui apportèrent aussi une sorte de soulagement, le sentiment d'une délivrance. Il n'y avait désormais plus de conflit en lui, il était débarrassé de toute contrainte, de toute incertitude, du poids le plus pesant : l'espoir. Il savait maintenant qu'il ne remonterait plus les parois du puits où il était précipité et qu'au-dessus de lui la tache du ciel bleu diminuait, s'éteignait. Perdu, sans secours, il n'avait plus qu'à penser à son corps, à son existence animale.

La police l'avait mis hors de cause pour

le crime, mais on avait trouvé de la drogue sur lui; son affiliation aux organisations de trafiquants n'était que trop apparente. Le juge décharné et mystique, qui brandissait une Bible reliée de cuir rouge, fit un composé moyen des preuves et des soupçons, mit en règle avec sa conscience en envoyant Enrico au pénitencier pour dix-huit mois.

Pour le reste, le scandale fut grand. Mais avec la même promptitude et comme sur les navires en péril on jette à la mer les matelots chancelants, les syndicats de trafiquants et les organisations de morale abandonnèrent renièrement ceux qui s'étaient aussi fâcheusement fourvoyés. Entre Carmela et son proche passé, une porte se ferma sans bruit. Chez les hygiénistes de la Narcotic Education, on affirma que Cracker, esprit exalté mais faible, avait toujours inspiré les plus grandes inquiétudes à ses commettants.

Devant le jury, la Camerina et Cracker se sentirent seuls. Au milieu de l'attention prodigieuse que la presse et l'opinion avaient faite de la vie d'Ethel Morton, le cas parut absurde, rapetissé au plan pathologique.

D'ailleurs, ni l'un ni l'autre ne furent capables de raconter ce qui s'était passé. Une seule chose était certaine : Cracker avait frappé. Il s'enferma, quand on lui demanda pourquoi, dans un silence mystérieux. En réalité, même s'il avait voulu expliquer son geste, il ne l'aurait pas pu.

Dans ce pays où l'interprétation de la loi est si rigide, où le châtiment est encore si près du talion, il ne pourrait pas échapper à la peine capitale.

Le rôle de Carmela restait obscur. Au petit bonheur, on la condamna à trois ans de prison.

La première nuit, dans sa cellule, Escobar fut pris par l'angoisse de l'opium. Sous la rude toile de sa nouvelle défroque de détenu rouge et verte, la sueur froide coula sur son corps. Il gémit. Il avait pour compagnon de cage un ancien boxeur, Kid Nichols, devenu tueur professionnel à la solde d'un gangster célèbre, puis arrêté au cours d'une rixe mortelle et emprisonné pour la vie. Cet homme s'approcha d'Enrico, le regarda souffrir et lui dit :

— Je vais vous donner quelque chose qui vous fera oublier l'opium.

Il alla chercher sous sa pailasse une vieille boîte en fer, en tira quelques flocons de tabac qui cachaient une poudre blanche. Escobar goûta l'héroïne pour la première fois.

Pour pouvoir se procurer plus facilement la drogue dont il ne pouvait se passer, Kid Nichols, dès le début de sa détention, avait réussi à convertir à l'héroïne et à intoxiquer le brigadier, le gardien-chef de leur quartier cellulaire. Les quatre ou cinq gardiens adjoints, les autres prisonniers avaient bientôt mis dans le jeu. Les amis de Nichols restés en liberté procuraient la poudre au gardien, à condition que les condamnés eussent leur part. Et la nuit, dans le couloir fermé par deux portes d'acier, bordées de grilles, il y avait de mornes orgies. Cependant que, dans les autres quartiers de la prison, les prisonniers s'insultaient à travers leurs barreaux, ou riaient, ou chantaient, sur ce groupe de cages pesait le silence de la mort artificielle.

La plus sournoise, la plus terrible des drogues, l'impitoyable, se coucha sur Enrico, lui donna pour toujours le goût de sa bouche douce et froide. Elle lui apporta l'anéantissement, la délivrance du souvenir, et, en effet, il oublia l'opium.

Le soir où il apprit que Richard Cracker serait exécuté le lendemain, à l'aube, il doubla sa dose d'héroïne. Mais, cette nuit-là, la fièvre fut un antidote puissant. Cloué sur sa pailasse mais conscient, il vit, à la minute

# RE-DAME DES TÉNÉBRES

## GRAND REPORTAGE PAR PAUL BRINGUIER

où le courant fut lancé sur la chaise électrique, là-bas, dans la chambre d'exécution, la lampe de sa cellule faiblir.

Pourtant, il devait se souvenir plus tard de cette période comme d'un passage de douleur. Il ne se souciait de rien, rien ne le menaçait. A l'heure de la récréation, dans la cour, assis sur le pavé, le dos au mur, au soleil, les pieds dans des sabots, il écoutait les naïves histoires sentimentales de ses compagnons aux poutres d'étrangleurs, aux mâchoires bestiales. Il connut la vie, le cœur des Maggy, des Mab, des Lola, des Barbara, de toutes les frappeuses aux jupes courtes, à la bouche acidulée qui avaient, en minaudant, conduit au meurtre ces hommes lourds.

Il reconnaissait les saisons aux vêtements des visiteuses, dans les couloirs qui menaient au parloir. Une robe blanche, des fleurs sur un chapeau, l'ensoleillaient pour une semaine. Il apprit à Kid Nichols tous les vers français qu'il savait par cœur, condamnant ainsi l'ancien boxeur à mourir peut-être, dans un demi-siècle, à l'infirmerie du pénitencier, en répétant dans son délire des tirades de *La Légende des Siècles*.

On le mit en liberté au mois de décembre 1929. Au greffe, on lui rendit quelques centaines de dollars qui lui appartenaient. Un costume vieilli, déformé, et on le prévint qu'il devrait avoir quitté l'Amérique dans les vingt-quatre heures.

Une casquette enfoncée sur sa tête rasée, il alla voir le tombeau élevé par ses amis à Ethel Morton, un monument de marbre rose, où des femmes nues, de bronze, tenaient des guirlandes dorées.

Le soir, il alla pleurer tout son soul dans un bar de Harlem, pour se laver de la prison, pour remettre en marche, en lui, les forces de l'inquiétude, du désespoir, de la rancune dont il allait de nouveau avoir besoin pour vivre. Le lendemain, il s'embarqua en troisième classe sur un paquebot allemand qui le débarqua à Hambourg. De là, il gagna Berlin.

Encore qu'il lui restât très peu d'argent, il acheta un vêtement convenable. Et, le soir, après dîner, il alla chez Rodenstein.

C'était un petit appartement bourgeois, au quatrième étage d'une grande maison de la Leipsickerstrasse. A chaque palier, on entendait vivre des familles de fonctionnaires, de *doctors*, résonner la flûte et le violoncelle.

Une petite servante vint lui ouvrir. Dans la salle à manger où elle le fit entrer, il y

avait bien le manchot roux, mais aussi Rena qui brodait.

— Vous voilà déjà, dit-elle en se levant.

— Vous m'attendiez ?

— Naturellement, puisque je savais que vous étiez libéré. Asseyez-vous. Voulez-vous une tasse de café ?

Il s'installa, gêné. On lui servit du café. Rodenstein alla chercher dans une desserte une bouteille de liqueur.

Escobar fit un effort pour parler :

— Voilà, je voudrais faire savoir à Fary que je suis de nouveau à sa disposition.

Rena le regarda avec étonnement.

— Oh ! il ne faut pas y compter. Vous êtes brûlé, maintenant ; vous êtes inutilisable pour nous. Nous devons même cesser tous rapports communs. Excusez-moi de vous dire cela, Escobar, mais, à partir du moment où vous êtes un repris de justice, ayant sa fiche dans toutes les polices du monde, vous devenez dangereux.

Elle continua d'une voix plus douce :

— D'autre part, je vous conseille d'oublier tout ce que vous avez vu, tout ce que vous savez du syndicat Rosalie. Croyez-moi si vous voulez, mais je n'ai pas obtenu sans peine qu'on se contentât de vous rejeter de l'organisation, qu'on laissât un initié comme vous libre et vivant...

Enrico se leva ; Rodenstein l'accompagna jusqu'à l'escalier. Quand il revint, un peu après, Rena s'était remise à sa broderie. Il ouvrit un journal national-socialiste. Fary l'avait mis à la retraite. Il ne courait plus les bars. Il avait engraisé. Il faisait de la politique.

— Qu'est-ce que tu lui disais, sur la porte ? demanda-t-elle.

— J'ai eu pitié de lui. Je lui conseillais de faire le revendeur, le petit détaillant dans les bas quartiers.

— Tu as bien fait. Il est inoffensif, c'est un lâche. Je ne m'étais pas trompée en répondant de lui devant Fary. Je regardais ses yeux, tout à l'heure, pendant qu'il m'écoutait. Il ne parlera jamais.

L'esprit inerte, Escobar descendit vers les quartiers du plaisir. Il se laissa entraîner par la foule qui s'engouffrait dans le Hanspaterland, cette effrayante usine de la dissipation familiale.

Pour traverser les salles, il s'enfonçait comme dans une eau dans un lied de Schubert vociféré par cent bouches écumanées de bière, en ressortait pour replonger dans des refrains guerriers, traversait le roulement des tyroliennes, se heurtait aux dioramas de l'orage sur le Rhin.

Il chercha un peu de calme dans un salon où était reconstituée l'Isba russe. Trois balalaïkas jouaient pour une demi-douzaine de buveurs de vodka. Une jeune femme était assise sur l'escalier en carton-pâte de l'Isba, figurante mélancolique, en jupe blanche, corselet de satin bleu à broderies, diadème de pierres de couleur. Elle tourna vers Escobar son visage long et pâle, le regarda fixement. Il reconnut la jeune fille qui, près de dix ans auparavant, à Constantinople, avait illuminé sa première nuit de bachisch, dans la cave de Galata.

Il la reconnut sans hésitation, et le phénomène qu'il avait ressenti à leur première rencontre se manifesta de nouveau. Il lui sembla que ces yeux, ces mains effilées et transparentes, la courbe de cette nuque, lui étaient familiers.

« Maintenant que je l'ai retrouvée, je ne la quitterai plus, se disait-il. Elle me regarde, elle me reconnaît elle aussi, elle pense ce que je pense. »

C'était vrai que la même étrange allégresse la pénétrait obscurément, que l'image de l'inconnu halluciné de Galata l'avait poursuivie. Avant qu'ils se connussent, avant même qu'ils apprissent le son de leur voix, une harmonie impitoyable les courbait l'un vers l'autre. Il entendit un des musiciens l'appeler Nathalie.

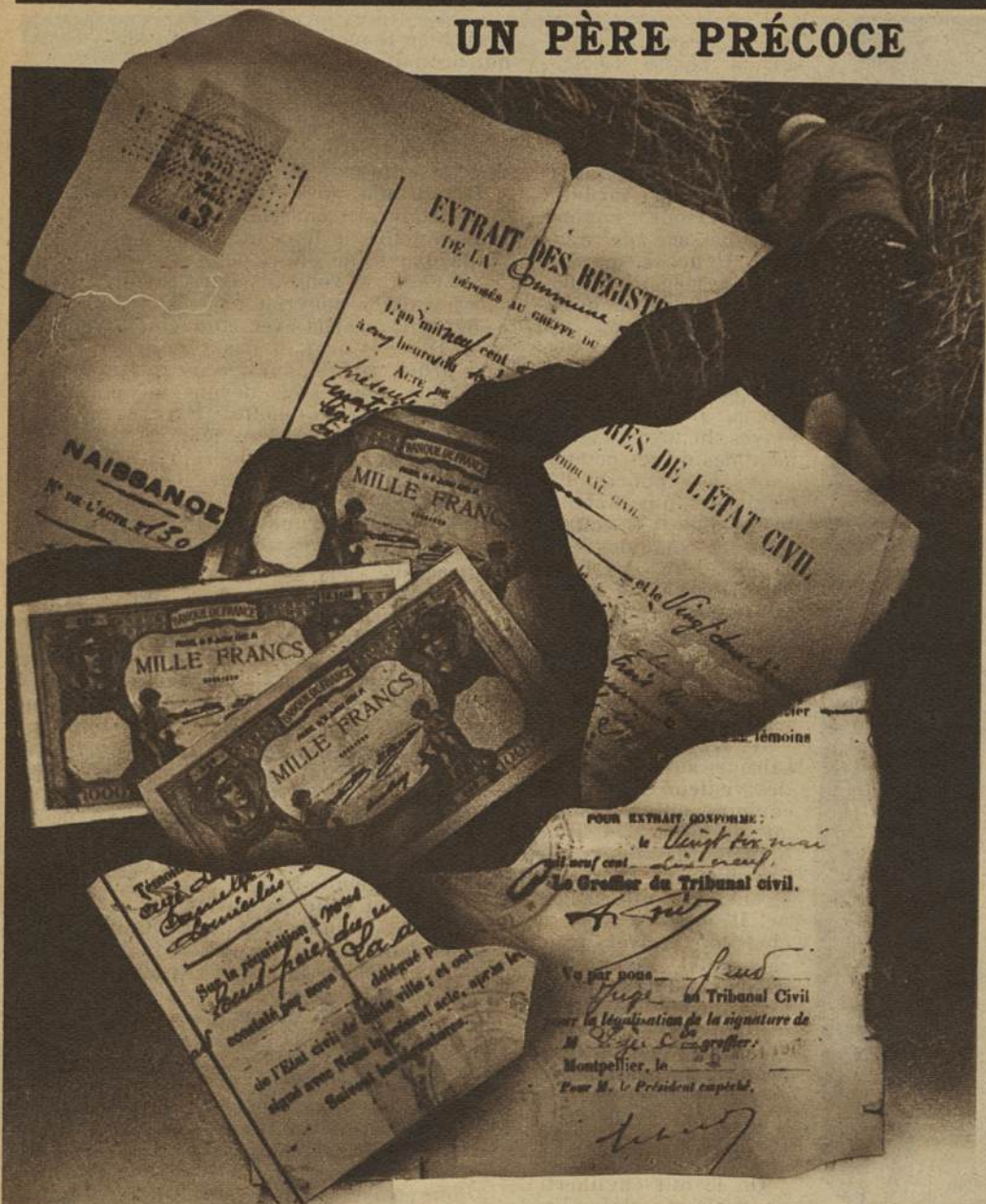
(A suivre.)

Paul BRINGUIER.

Il entra dans la chambre. Ethel était étendue sur le parquet, sa robe relevée, découvrant les cuisses. Près d'elle, Richard Cracker demeurait debout, bras ballants, comme hébété de son crime.

# PETITES CAUSES

## UN PÈRE PRÉCOCE



Des changements peuvent se produire au cours d'une vie : il y a des femmes qui changent de maris, des maris qui changent de femmes, des cheveux qui changent de couleur, des citoyens de nationalité...

Mais changer de nom, perdre son nom quand on a trente-cinq ans, comme cela, brusquement, sans qu'on ait pu se douter de la tuile qui vous tombait sur la tête, telle est la mésaventure qui vient de survenir à Albertine Fivolan, vendeuse dans un grand magasin de Paris.

Mlle Albertine Fivolan était la fille naturelle d'une domestique qui avait « fauté » en 1898, à Auch ; abandonnée par son amant, la mère d'Albertine avait quitté le Gers et était venue se placer à Paris ; au contraire de ce qu'on raconte souvent sur les dangers de la capitale, opposée à la vertu et à la sécurité provinciales, la servante y rencontra quelques années plus tard un jeune gardien de la paix qui s'offrit à l'épouser et, ce qui était plus désintéressé, à légitimer l'enfant.

En 1932, presque coup sur coup, la mère d'Albertine et son père « légal » moururent :



M. Jean Perrin prononça une plaidoirie habile.

ce dernier possédait environ 50.000 francs.

Pas de difficultés, semblait-il : un notaire allait liquider la succession et remettre à l'unique enfant ce qui lui revenait de ses parents.

Mais surgit de Saint-Malo un cousin de l'ancien gardien de la paix : il avait à peu près cessé toutes relations avec celle-ci et ne se révélait qu'au moment où il pensait pouvoir frapper à la caisse.

« ... La légitimation d'Albertine, dit-il, est nulle, parce que le père, à l'époque de la naissance de l'enfant, n'avait

L'acte d'état-civil légitimant l'enfant naturelle d'une domestique de ferme ayant été annulé, l'héritage de 50.000 francs qui devait échoir à Albertine s'envolait.

que dix ans... Et, dame ! quelles que soient la vigueur et la virilité de feu mon cousin, je doute qu'il ait pu être pour quelque chose dans la conception d'Albertine... »

Aussi injuste qu'apparût l'intervention du cousin de Saint-Malo, elle était, hélas ! rigoureusement fondée. Que le défunt gardien de la paix n'ait pas été le père d'Albertine, il ne fallait pas d'autre preuve pour s'en convaincre que l'examen du calendrier... Garçonnet en culottes courtes, il songeait certes, quand il avait dix ans, à d'autres jeux qu'à celui de trousseur la servante...

Et Albertine, privée d'un père par la méchanceté du cousin inconnu, ne put que s'incliner devant la loi : c'est-à-dire que, assignée devant la 1<sup>re</sup> Chambre du tribunal civil de la Seine, elle reconnaissait la valeur de l'argumentation invoquée par son adversaire. En son nom, M. Jean Perrin prononça une plaidoirie qui conciliait tout à la fois les principes du droit et ceux de l'équité.

Par un détour fort ingénieux, M. Jean Perrin suggéra aux juges le moyen de faire gagner à l'antipathique héritier son procès tout en le lui faisant perdre.

M. JEAN PERRIN. — Bien que le climat méridional ait pu développer la précocité des jeunes hommes, je suis obligé de convenir que le père mentionné sur l'acte d'état civil de Mlle Fivolan ne peut être le véritable auteur de ses jours. Le tribunal prononcera donc la nullité de la reconnaissance de paternité et de la légitimation.

Mlle Fivolan, vendeuse dans un grand magasin, avait subi ainsi un grave préjudice matériel et moral.



« Mais rien, ni personne n'obligeait cet homme à reconnaître Albertine comme sa fille ; il savait bien, lui plus que tout autre, qu'Albertine n'était pas son enfant ; il a commis une imprudence en lui donnant un état-civil susceptible un jour d'être attaqué... »

« Aujourd'hui, quand elle retournera « au pays », ma cliente sera la risée de tous ; celui qui fut jusqu'aujourd'hui, d'après la loi, son père, a donc commis une faute : celle de donner un faux état-civil à l'enfant de sa femme. Cette faute cause à Mlle Fivolan un grave préjudice matériel et surtout moral. Ce préjudice doit être réparé, à défaut de celui qui l'a provoqué, par ses héritiers : ce sera donc au cousin de Saint-Malo, héritier légal du défunt, à payer à Mlle Albertine les 50.000 francs auxquels nous l'évaluons... »

Le préjudice étant ainsi évalué au montant même de la succession, Albertine Fivolan conserverait donc, par une compensation automatique, l'héritage de celui qui lui avait donné son nom et son affection : ce serait respecter la volonté évidente du mort que d'empêcher le cupide cousin de profiter injustement de l'héritage, car il est certain que, s'il avait pu se douter de la réclamation qui surviendrait après sa mort, l'ancien gardien de la paix aurait fait un testament en faveur de celle qu'il considérait comme sa fille.

Le tribunal a mis l'affaire en délibéré.

Jean MORIÈRES.

# Le PICON n'est pas

un APÉRITIF quelconque

C'est un Stimulant nécessaire

...

Il est Tonique.... par sa Gentiane

Il est Fébrifuge... par son Quinquina

Il est Hygiénique. par ses Oranges

## LA DECOUVERTE LA PLUS SENSATIONNELLE GANDHOURLE BAUME MIRACULEUX

à base d'extraits de Plantes  
Son simple contact avec la peau fait disparaître la graisse de la partie touchée. Permet de maigrir vite ou lentement, de 1 à 10 kgs par mois. Résultats incroyables, attestations médicales nombreuses. Usage uniquement externe, ne nécessitant aucun régime, aucun travail, quelques minutes de frictions. Notice envoyée gratuitement et discrètement (timbre). Laboratoires du GANDHOUR, 1, rue Mondéour, PARIS.

Cou... cou!...

La Joie

de vos Enfants

30 FR.

Garanti 5 ans

Envoi contre Remboursement

Echange admis

Coucou chantant. 40 fr.

COUCOU EV LYNDIA

MORTEAU (Doubs)

Dépôt à Paris : 75, rue La Fayette.

## CONCOURS 1934

Secrétaire près les Commissariats de  
**POLICE à PARIS**

Pas de diplôme exigé. Age 21 à 30 ans. Accessibilité au grade de Commissaire. Ecrire : Ecole Spéciale d'Administration, 28, Bd des Invalides, Paris-7.



**CHIENS** luxe et utilité, toutes races, tous âges.

Expéditions tous pays. Élevage à 5 minutes du métro. Ouvert jours fériés.

49, rue Alexis-Person, Montreuil (Seine). Téléphone : Avron 02-25.

## ÉCOULEMENTS BLENNORRAGIE - CYSTITE - PROSTATITE

guéris radicalement et rapidement par

**PAGÉOL**

le plus puissant antiseptique urinaire ;

évite toutes complications, supprime la douleur.

(Communication à l'Académie de Médecine)

CHATELAIN, 2, R. de Valenciennes, Paris, et tous pharm.

La boîte 16 fr., 1<sup>re</sup> 16 50. La triple boîte, 48 20.

Horoscope Gratuit

## Vous ne devez plus ignorer VOTRE DESTINÉE

Le célèbre professeur KEVODJAH affirme que chacun peut améliorer son sort et atteindre le bonheur en ayant recours à l'Astrologie. Afin de prouver l'exactitude de son affirmation il offre de dévoiler l'avenir à tous ceux qui lui en feront la demande. Il vous renseignera sur les personnes qui vous entourent, vous indiquera le chemin à suivre pour obtenir la réalisation de vos desirs et réussir dans vos entreprises, affaires, mariages, spéculations, héritages...

N'hésitez pas à lui envoyer vos nom, adresse, date de naissance auxquels vous pouvez joindre 2 fr. en timbres pour frais d'écriture. Il vous adressera sous pli discret une étude gratuite dont vous serez émerveillé.

Professeur KEVODJAH, service VAH  
30, rue du Mont-Valérien, SURESNES, Seine.



Professeur KEVODJAH, service VAH  
30, rue du Mont-Valérien, SURESNES, Seine.

## L'IVROGNERIE

Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratis et franco. Ecrivez confidentiellement à :

Remèdes WOODS, Ltd., 10, Archer Str. (219 E N), Londres W. 1



## CECI INTERESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES,  
TOUS LES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'Ecole Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 78.400 : Classes primaires complètes ; Certificat d'études, Brevets, C. A. P., professeurs.

Broch. 78.406 : Classes secondaires complètes ; baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 78.417 : Carrières administratives.

Broch. 78.421 : Toutes les grandes Ecoles.

Broch. 78.429 : Emplois réservés.

Broch. 78.434 : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, constructeur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. 78.439 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 78.445 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondancier, steno-dactylo, contentieux, représentant, publiciste, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres).

Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 78.451 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, arabe, espéranto. — Tourisme.

Broch. 78.459 : Orthographe, rédaction, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.

Broch. 78.464 : Marine marchande.

Broch. 78.469 : Solfège, chant, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, fugue, contrepoint, composition, orchestration, professeurs.

Broch. 78.474 : Arts du Dessin (cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figures de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professeurs).

Broch. 78.478 : Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chimiserie (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retocheuse, couturière, modiste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeuse, coupeur chimiste, professeurs).

Broch. 78.488 : Journalisme ; secrétariats, éloquence usuelle.

Broch. 78.491 : Cinéma : scénarios, décors, costumes, photographie, prise de vues et prise de sons.

Broch. 78.498 : Carrières coloniales.

Envoyez aujourd'hui même à l'Ecole Universelle, 59, bd. Exelmans, Paris (16<sup>e</sup>), votre nom, adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Ecrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

## Offre désintéressée — On nous écrit : J'ai obtenu UNE BELLE POITRINE EN 8 JOURS

J'offre gratuitement recette facile (sans danger) pour obtenir en secret et rapidement, sans rien absorber, développement ou raffermissement des seins (bien dire le cas).

Il sera répondu à toutes les lettres. Envoi discret sous pli fermé.

Ecrire en citant ce Journal à

Madame A. VIVIAN 75, Rue Lafayette, Paris

## ÉCOLE INTERNATIONALE DE DÉTECTIVES

ET DE REPORTERS SPÉCIALISÉS

(Cours par correspondance)

Brochure gratuite sur demande

34, rue La Bruyère (IX<sup>e</sup>) - Trinité 85-18



Le garage cambriolé de Coignière, et (à gauche et à droite) Mme et M. Pasquier.



A droite: le café de M. Bonnamy, à Verrières, et les patrons dans la chambre du drame.



# LA RANDONNÉE MACABRE

sante lampe électrique qui aveugle leurs victimes et annihile toute résistance.

Il y a longtemps déjà que l'on n'avait eu à enregistrer dans les annales criminelles pareils exploits de bandits.

La relation de l'attaque à main armée du petit café tenu par M. et Mme Bonnamy, à Verrières, semble être une page extraite de quelque hallucinante histoire à la manière d'Edgard Poe.

C'était dans la soirée du dimanche 1<sup>er</sup> juillet. Vers vingt-deux heures, le dernier client sorti du petit débit de vins qu'ils tiennent en bordure de la route nationale, M. et Mme Bonnamy fermèrent leur établissement et montèrent dans leur chambre pour se coucher. Près d'eux, dans son berceau, leur bébé dormait depuis longtemps. A peine le débitant et sa femme furent-ils au lit, qu'ils entendirent sur la route stopper une auto. Quelques minutes plus tard, un bruit suspect fit sursauter Mme Bonnamy.

— Il me semble, dit-elle, que quelqu'un cherche à forcer le portail de la maison.

M. Bonnamy se leva, entra dans les volets de sa chambre. Sur la route, il aperçut, dans la nuit, quatre hommes qui, arrêtés près d'une auto, parlaient à voix basse. Le cabaretier revint se coucher :

— Ce n'est rien ! dit-il. Des automobilistes en panne. Dormons...

Quelques minutes passèrent, puis, brusquement, la commerçante fit un nouveau bond sur sa couche :

— Je t'assure, souffla-t-elle une fois encore à son mari, que j'entends quelqu'un qui tente de rentrer chez nous.

A ce même instant, ils perçurent une sorte de long craquement ; des pas précipités traversèrent la petite cour située derrière l'immeuble. Des carreaux volèrent en éclat, la porte donnant dans la salle du café s'ouvrit violemment, les pas se rapprochèrent et, bientôt, les époux Bonnamy, assis tous deux sur leur lit, les yeux scrutant la nuit, immobilisés par la peur, entendirent plusieurs hommes qui, tout en chuchotant entre eux, montaient le petit escalier de bois conduisant à leur chambre. La porte de cette pièce était fermée à clef. Sous une première poussée, la porte gémit ; mais, sous le choc d'un deuxième et puissant coup d'épaule, enfoncée, elle s'ouvrit. Aussitôt, le faisceau lumineux d'une lampe électrique se promena dans la chambre, allant du parquet au plafond. Un instant, cette lumière s'arrêta sur le visage rose du bébé qui dormait. L'enfant balbutia quelques mots, puis l'éblouissante aigrette vint s'appliquer sur le visage de M. et Mme Bonnamy, qui fermèrent les yeux. Autour du lit, trois hommes s'étaient avancés. Dans le rayon de clarté, trois revolvers, le canon dirigé vers la poitrine des débitants, étaient braqués.

— Haut les mains ! cria d'une voix rude l'homme qui tenait la lampe électrique. Pas de bruit ; dis-nous où est ton pognon ou bien nous te mettons en l'air, en moins de deux !...

D'un geste de la main, M. Bonnamy désigna aux bandits le tiroir de la table de nuit qui était placé près de lui. Quelques instants auparavant, il avait enfoncé dans ce meuble

l'argent de son commerce, vente d'essence et café, en tout une somme de neuf mille francs environ.

— C'est bon ! lui dit l'homme ; ne bouge pas, que nous puissions te voler en toute tranquillité.

Une main ouvrit la table de nuit ; le contenu du tiroir fut renversé sur le parquet et là, lentement, deux des bandits s'accroupirent et enfouirent dans leurs poches billets de banque et menue monnaie.

Toujours assis à la tête de leur lit, les deux malheureuses victimes de ces audacieux cambrioleurs, éblouies par la lampe électrique qui était toujours dirigée vers eux, clignèrent des yeux tout en cherchant, cependant, à dévisager leurs indésirables visiteurs. L'un d'eux était grand, 1 m. 75 environ. Il était vêtu d'un costume gris et coiffé d'un chapeau mou. Ses deux compagnons étaient de taille moyenne ; l'un d'eux portait un costume de couleur sombre. Tous étaient des hommes âgés de vingt-cinq à trente ans.

Enfin, ils s'apprêtèrent à quitter la chambre.

— Nous allons partir, dit à M. Bonnamy l'un des malfaiteurs ; garde bien tes pattes en l'air, ou nous allons être obligés de te jouer une sale blague. Avoue tout de même, mon vieux pote, que la vie vaut mieux que l'argent !...

Ils bondirent dans l'escalier. Une seconde plus tard, l'auto noire, mise en marche par un quatrième comparse qui avait fait le guet sur la route, emportait dans la nuit, vers Rambouillet, les quatre misérables.

Ainsi venait de commencer, un peu avant 23 heures, la première randonnée tragique des bandits en auto...

Ils n'allèrent pas loin. A un kilomètre environ de Verrières, dans le petit hameau de Coignière, l'auto noire s'arrêta à nouveau. Les quatre hommes descendirent. L'un d'eux portait à la main une solide pince-monseigneur. Un garage, celui de M. Emile Pasquier, s'élevait devant eux. Le propriétaire et sa femme étaient absents. Les quatre misérables se mirent à l'ouvrage. La porte forcée, ils pénétrèrent dans le garage ; ils le quittaient bientôt, emportant avec eux des pièces d'argenterie, un fusil de chasse et... un phonographe.

La deuxième étape du chemin qui, insensiblement, semblait les conduire vers le crime était terminée.

Jeudi dernier, en fin d'après-midi, les employés des pompes funèbres de la ville de Champigny retiraient les tentures mortuaires qui, durant toute la journée, avaient recouvert d'un dôme sombre l'entrée du petit café à l'enseigne de « La Fourchette », situé à l'angle des routes de Bry et de Villiers.

Quelques instants auparavant, sous ces mê-

mes voiles de deuil, enfouie sous un amas de fleurs qui étaient arrivées de tous côtés, reposait dans un lourd cercueil la pauvre dépouille de M. Bertin Richard. Aux funérailles de ce malheureux cafetier, assassiné dans sa chambre quatre jours plus tôt, une foule nombreuse était venue. Devant la façade claire du petit débit de vins, dans lequel se trouve également le bureau d'octroi de la ville, tous les regards se dirigeaient vers la fenêtre de la chambre par où, à l'aide d'une échelle volée dans un chantier voisin, les malandrins avaient pénétré pour abattre lâchement un homme, un colosse, dont toute la force et le courage n'avaient rien pu, cependant, contre les balles de revolver.

Devant cette fenêtre close, devant le cercueil de M. Richard, devant le visage ravagé par les larmes d'une veuve que rien désormais ne semble pouvoir consoler, à voix basse chacun parlait de la terrible randonnée des quatre mystérieux bandits.

M. Bertin Richard reposait dans sa chambre lorsque, dans la nuit du 1<sup>er</sup> juillet, vers 2 heures 15, trois des jeunes assassins pénétrèrent dans la maison. Au bruit qu'ils firent, Mme Richard, qui dormait dans une chambre voisine, s'était réveillée en sursaut. Elle avait entendu son mari qui disait :

— Alors, quoi !...

Elle entra ouvrit la porte ; la commerçante avait vu alors, grâce à la lueur d'un bec de gaz situé en face de la fenêtre, son mari aux prises avec un individu âgé de vingt-cinq ans environ, qui le tenait à la gorge. Elle s'était portée courageusement à son secours, mais avait été assommée d'un coup de poing. Elle avait voulu appeler au secours. Trop tard ! Deux autres bandits qui se tenaient à califourchon sur la barre d'appui de la fenêtre, ayant sorti leur revolver de leur poche, avaient ouvert une véritable fusillade. Atteint par quatre balles, M. Richard s'était écroulé sur le parquet pour ne plus se relever. Au moment de leur fuite, Mme Richard, qui s'était penchée à la fenêtre, avait encore aperçu les misérables sauter dans une auto de couleur sombre qui stationnait, à quelques mètres de là, sur la route de Villiers. Puis la voiture les avait emportés. A ses pieds, son mari gisait tout doucement. La pauvre femme avait alors crié, hurlé son angoisse et son désespoir. Les secours étaient arrivés. Mais les autres étaient loin. Là-bas, au-dessus de la riante vallée de la Marne, un jour rose se levait. Il ne restait plus, sur la route, flottant dans l'air tranquille de cette belle matinée d'été, qu'un léger voile de poussière, dernière trace de la randonnée macabre des quatre mystérieux bandits en auto.

Maurice AUBENAS.



La veuve de M. Richard (au centre) lors des obsèques de son mari.



Le petit café à l'enseigne de « La Fourchette », où se déroula le drame.

Elle avait vu M. Bertin Richard, un colosse, aux prises avec un inconnu.

Thèbes (de notre correspondant particulier).

DANS les montagnes qui avoisinent Thèbes, à douze cents mètres d'altitude, se dresse le petit village de Moustaphadès. Ce n'est rien, prise au creux d'un plateau, qu'une agglomération de maisons rustiques où quelques centaines d'âmes vivent des humbles travaux de la terre.

Ici, la moitié du village est unie à l'autre par les liens de la famille. La journée faite, par les doux soirs d'été, les femmes s'assemblent, quenoille en mains, sur le seuil des portes que décore la vigne, tandis que les jeunes gens échangent des projets d'avenir, et que les hommes, à quelques pas de là, s'installent pour boire le raki chez Tsatsaronis, un homme singulier, qui est à la fois tailleur, épicière et cafetier.

Depuis longtemps, à Moustaphadès, l'amour d'Evanguélos Kologeorgis pour Dimitra Verdi n'était plus un secret pour personne. Ils avaient grandi côte à côte. Chaque matin, dès qu'ils eurent l'âge d'adolescents, on les vit partir ensemble, poussant devant eux leurs troupeaux qu'ils menaient paître, non loin de là, dans les champs. Ils avaient tout mis en commun, leurs premiers émois, leurs jeux d'enfants, leurs rêves pour plus tard. Un soir d'été paisible, troublés par la paix qui les entourait et la chaude caresse qui montait de la terre, leurs lèvres se cherchèrent, et pour la première fois le baiser qu'ils échangeaient cessa d'avoir la douceur innocente des épanchements fraternels. A compter de là, un grand bonheur leur emplit le cœur.

Autour d'eux on remarquait le changement qui s'était produit dans leur attitude. Ils se tenaient plus souvent à l'écart des jeunes gens de leur âge, ils échangeaient leurs propos à voix basse, et Evanguélos n'allait plus chez Tsatsaronis. On disait, à Moustaphadès :

— Evanguélos Kologeorgis et Dimitra Verdi s'aiment. Il faudra les marier.

Leurs familles n'étaient pas hostiles l'une à l'autre. Les fiançailles furent, d'un commun accord, fixées aux vendanges.

■ ■ ■

Insensiblement, avec les années, Evanguélos était devenu un homme, et Dimitra n'était plus maintenant la petite fille un peu sauvage qui courait en riant à travers les pentes abruptes du village. Elle avait à présent les formes arrondies et prometteuses d'une belle jeune femme, et quand elle passait devant la porte du café Tsatsaronis, les hommes se retournaient pour suivre des yeux le mouvement balancé de ses hanches.

Sfridès surtout, un paysan dont le champ était voisin de celui des Kologeorgis, la regardait longuement et d'un drôle d'air, quand il la rencontrait. Ses compagnons le raillaient :

— Pourquoi jettes-tu ces yeux-là sur Dimitra ? lui disaient-ils en riant. Tu es marié, et du reste, elle n'est pas pour toi.

Mais Sfridès se contentait de sourire étrangement, sans répondre.

On le voyait souvent, désormais, se rendre en visite chez les Verdi. Il semblait porter un grand intérêt aux fiancés.

— J'aime tant Dimitra ! disait-il. Je l'ai vue si petite ! C'est comme une petite sœur pour moi, et je serai si heureux de la voir heureuse !

Puis, d'une voix pateline, il ajoutait :

— Voyez-vous, il ne faut point tarder à les marier, ces enfants, parce que je trouve que Evanguélos s'échauffe beaucoup depuis quelque temps.

On lui répliquait gaiement :

— Quelle mauvaise langue tu fais, Sfridès ! Evanguélos et Dimitra se connaissent depuis l'enfance. Ils ont attendu si longtemps pour être mari et femme que maintenant ils attendront bien encore jusqu'aux vendanges !

Alors, Sfridès confessait qu'on avait sans doute raison contre lui, et que ce qu'il en disait ce n'était que par amitié pour les deux familles.

■ ■ ■

Un soir du mois dernier, comme la nuit commençait à tomber, Evanguélos et Dimitra, qui s'apprétaient à ramener leurs moutons vers le bercail, virent tout à coup se dresser la silhouette de Sfridès devant l'arbre au pied duquel ils étaient assis.

Notre correspondant particulier de Thèbes assiste à la reconstitution du drame.

— Bonsoir, les amoureux ! s'écria-t-il. La jeune fille pâlit en le voyant et d'un geste rapide ramena sur ses épaules ses cheveux dénoués.

— Qu'est-ce que tu fais par ici ? demanda Evanguélos d'un ton fâché.

— Je travaillais à côté, dans mon champ de blé, répondit Sfridès sans paraître remarquer la mauvaise humeur du jeune homme ni le trouble de sa compagne. Je vous ai aperçus de loin et je suis venu vous dire bonsoir.

Puis, fixant sur Dimitra son œil où perçait une lueur hypocrite :

— Alors, ces fiançailles sont pour bientôt ?

— Aux vendanges, vous le savez bien, répondit-elle d'une voix qui s'efforçait de ne pas trembler.

— Allons, tant mieux, et bonne chance ! répliqua Sfridès qui s'éloigna en sifflant. Lorsqu'il eut disparu dans l'ombre qui s'épaississait, Dimitra se serra contre Evanguélos.

— As-tu vu comme il m'a regardée ? dit-elle en frissonnant. Je suis sûre qu'il nous a surpris.

Evanguélos tenta de la rassurer :

— Sfridès est un indiscret bavard, dit-il, mais il n'est pas méchant.

— Ah ! reprit Dimitra, cet homme me fait peur !

Ce qu'elle n'osait point avouer à Evanguélos, en ce moment, c'est que bien souvent Sfridès lui avait proposé de divorcer pour se marier avec elle. Toujours elle avait refusé, mais elle sentait peser, comme une menace sur leur amour, la sournoise jalousie de Sfridès.

Ce soir-là, en regagnant Moustaphadès à pas lents, les deux amants ne parlèrent point, et ils étaient pleins de funestes pressentiments.

■ ■ ■

Christophore Verdi, le frère aîné de Dimitra, était attablé chez Tsatsaronis quand il vit surgir Sfridès :

— Christophore, dit celui-ci, je suis ton ami, et c'est mon devoir de t'apprendre ce que j'ai vu aujourd'hui dans le champ où ta sœur gardait vos bêtes.

Il entraîna Verdi à part et longuement lui parla à voix basse. Tout à coup, on vit Christophore blêmir :

— Ce n'est pas vrai ! s'écria-t-il en saisissant le bras de Sfridès, tu mens !

— Je te dis que je les ai vus ! répondit l'autre.

Christophore s'élança en courant vers sa maison où il trouva sa sœur occupée à traire les chèvres :

— Misérable ! cria-t-il en renversant avec colère la jatte de lait qu'elle tenait dans ses mains, qu'as-tu fait avec Kologeorgis ?

— Sfridès a parlé, pensa Dimitra. Et elle éclata en sanglots.

Alors, le frère outragé saisit une lourde banquette de bois et la lui jeta à la tête. Elle tomba sans connaissance.

Christophore passa dans sa chambre où, dans la vieille armoire, il saisit son revolver. Puis, comme un fou, il sortit.

Sur le seuil de sa maison, il rencontra Sfridès.

— Où vas-tu ? demanda le délateur, en l'arrêtant dans sa course.

— Ce que tu m'as dit est vrai, répondit Christophore. Je vais tuer Kologeorgis.

Sfridès lui prit le bras :

— Tu es fou, dit-il. On ne tue pas un homme qui peut réparer le mal qu'il a fait. Laisse-moi arranger cela. Je verrai ce soir même, si tu le veux, les parents d'Evanguélos, et je leur demanderai de fixer tout de suite le mariage.

Avec un bon sourire, il ajouta :

— Va, ta sœur n'est pas la première à qui cette chose arrive. Cela ne l'empêchera pas d'être une bonne épouse et une bonne mère.

Christophore serra les poings :

— C'est juste, Sfridès, dit-il. J'aurais voulu tuer ce chien, mais il vaut mieux éviter ce scandale. Va chez les Kologeorgis et rapporte-nous une réponse tout de suite.

■ ■ ■

En proposant sa médiation au frère de Dimitra, Sfridès avait son idée.

Les Kologeorgis, rassemblés en conseil de

famille, répondirent au missionnaire benévole qu'ils acceptaient que Dimitra entrât immédiatement dans leur famille si elle apportait à Evanguélos une dot de quarante mille drachmes, plus trente chèvres et vingt moutons.

— Vous avez raison, leur dit Sfridès en recevant leurs propositions. Les Verdi sont riches. Ils doivent même recevoir un jour une part de l'héritage d'un célèbre musicien de l'étranger.

Aux Verdi, en leur transmettant les conditions des Kologeorgis, il dit :

— Ils veulent profiter de la situation pour vous faire donner de l'argent. Si votre fille s'était mariée sans tache après les vendanges, ils n'auraient rien exigé du tout.

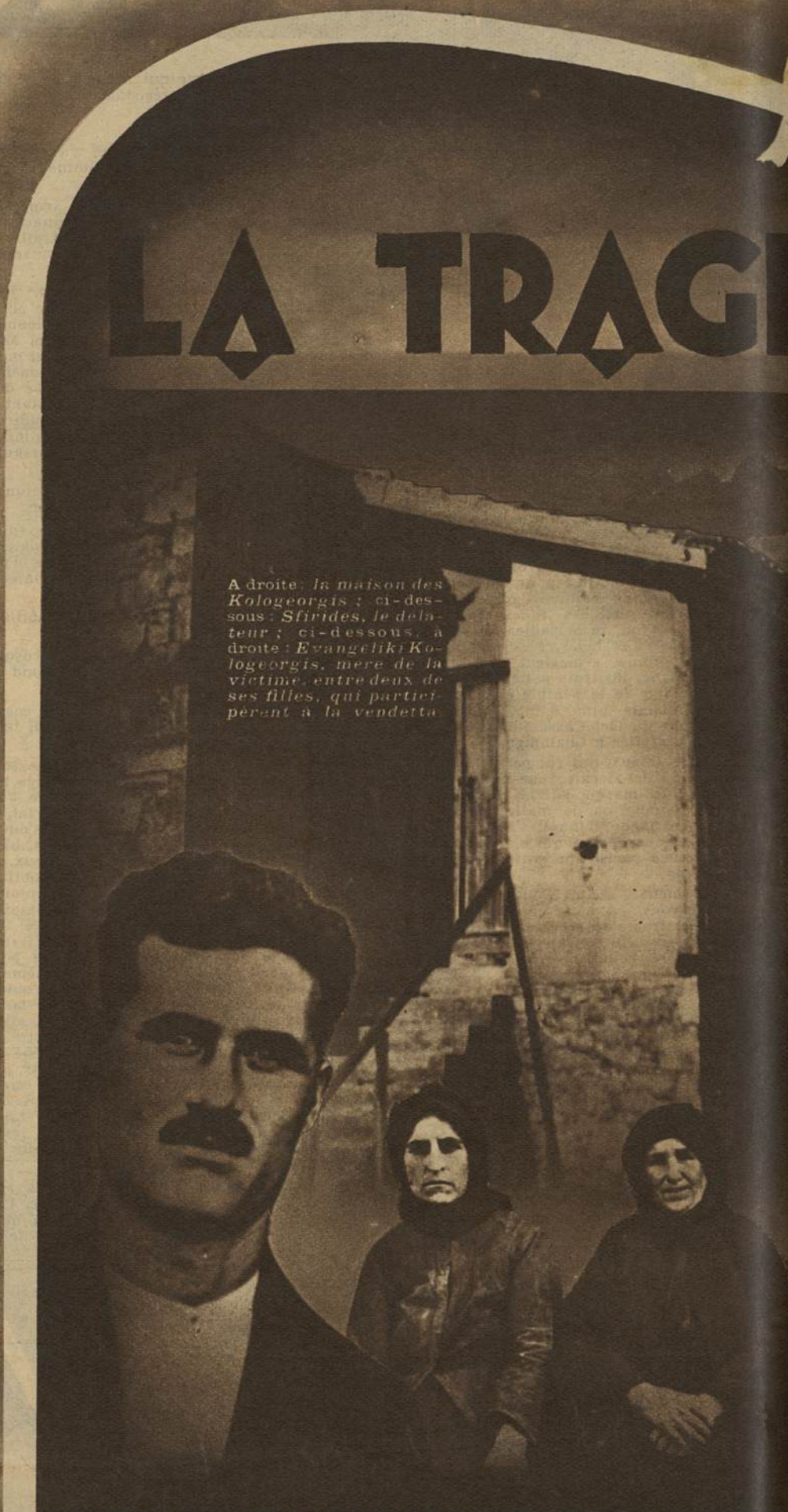
Piqués, les Verdi répliquèrent qu'ils consentaient à donner les chèvres et les moutons, mais qu'ils refusaient d'abandonner une seule drachme.

Le lendemain, Sfridès revenait à charge :

— Pauvre Dimitra ! Des gens ont vu bien près du puits, Evanguélos qui embrassait Marika ! Il n'aura pas eu beaucoup de patience, le méchant ! Aussi, quand je te vois te morfondre ainsi à cause de lui, pleurer de vraies larmes et perdre l'appétit, je me dis que le ciel n'est pas juste envers toi !

Peu à peu la colère et un désir de vengeance s'insinuaient dans le cœur de la jeune fille. Sfridès en guettait anxieusement les progrès. Il avait fini par s'imposer comme un ami véritable et sincère à Dimitra qui, maintenant, se reprochait l'aversion qu'il lui inspirait autrefois.

— Va, Dimitroula, reprenait-il doucement, tu dois oublier Evanguélos comme il t'a oubliée. Montre-lui le cas que tu fais de sa perfidie, et punis-le en agissant de ton côté comme il le fait avec Marika.



A droite : la maison des Kologeorgis ; ci-dessous : Sfridès, le délateur ; ci-dessous, à droite : Evangeliki Kologeorgis, mère de la victime, entre deux de ses filles, qui participent à la vendetta.



Sfridès rapporta la réponse des Verdi aux Kologeorgis.

— C'est bien, trancha avec humeur Angeliki Kologeorgis, la mère. Dans ce cas, ils n'ont qu'à garder leur fille. Nous avons d'autres partis pour notre fils.

Défense fut faite aussitôt à Evanguélos de revoir Dimitra.

Sfridès se félicitait du tour que les choses prenaient. Il se rendait chaque jour chez les Verdi, laissant croire, pour apaiser la colère de Christophore, que les événements finiraient par s'arranger. Il demeurait de longues heures auprès de Dimitra, qui ne quittait plus la maison, et que sa mère remplaçait aux champs. Dimitra pleurait.

— Pourquoi pleures-tu ? disait Sfridès. Si Evanguélos t'aimait autant qu'il le prétend, il aurait su se passer du consentement de ses parents. Mais la preuve qu'il ne t'aime pas, c'est qu'il te trompe avec Marika la laitière.

A ces mots, les larmes de Dimitra redoublaient.

Il fit tant et si bien, avec une si douce et habile constance, que, partagée entre sa haine pour l'amant infidèle et sa reconnaissance envers l'homme qui lui témoignait tant de pitié et d'affection, Dimitra céda.

Cependant, Evanguélos Kologeorgis commençait à trouver le temps long. Ses parents ne lui parlaient plus de cette affaire. Lui-même, menant paître ses bestiaux, élargissait ses yeux, espérant chaque jour voir réparaître Dimitra conduisant les siens. Mais Dimitra ne se montrait point. C'était toujours sa mère qui la remplaçait, et qui se détournait avec une espèce d'horreur en apercevant le jeune homme.

Mais le soir, en rentrant, Evanguélos trouvait Sfridès sur sa route :

— Evanguélos, disait Sfridès, je t'apporte des nouvelles de Dimitra. Elle t'aime et te supplie de ne pas bouger. Elle espère que nous arriverons à fléchir vos parents. Sur-tout, ne va pas chez Tsatsaronis où tu rencontrerais Christophore, et ne cherche pas



vieille demeure en briques des Verdi. Il s'arrêta pour reprendre haleine. Mais, au moment de monter les trois marches de pierre que domine une porte de bois donnant directement accès dans la chambre de Dimitra, il lui sembla entendre une voix d'homme qui provenait de la pièce. Était-ce Nicolas Verdi, le père, ou Christophore, le frère de Dimitra ? Evanguélos écouta mieux et reconnut la voix de Sfridès.

Un soupçon lui traversa l'esprit. Il s'approcha, colla son œil à la serrure, et aussitôt il étouffa un cri de douleur : il venait de voir sa fiancée nue qui s'abandonnait aux bras de Sfridès !

Tout d'une traite, Evanguélos courut au café Tsatsaronis. De loin, il aperçut Christophore Verdi qui buvait du raki :

— Christophore, cria-t-il, rentre chez toi tout de suite et viens me dire ensuite si je dois épouser ta sœur !

— Je te promets qu'elle mourra, dit-il encore une fois. Mais il faut d'abord que tu l'épouses. Je te le demande pour l'honneur de notre famille !

— Je me moque de votre honneur ! riposta Evanguélos.

Christophore avait appartenu à la gendarmerie, où la susceptibilité est vive. Il regarda bien en face l'ami de sa sœur : — L'un de nous deux doit mourir ! s'écria-t-il.

Aussitôt, il tira un revolver de sa poche. — Attends-moi, dit Evanguélos.

Il revint au bout d'une minute, apportant lui aussi son revolver. Ils échangèrent leurs armes, les examinèrent minutieusement :

— Ce sont les mêmes, dit Christophore, qui ajouta : Garde-toi, Kologeorgis !

Ils se placèrent dos à dos et, sans prononcer une parole ils se mirent à marcher d'un pas ferme dans des directions oppo-

abaissa son arme et tira. Trois coups précipités claquèrent.

Christophore Verdi s'affaissa, tandis que Kologeorgis tombait raide mort. Une dernière balle partit dans la chute d'Evanguélos et vint traverser la toque du pope Pater Katsellis qui était accouru au bruit de la fusillade.

Aidé des villageois de Moustaphadès, le pope Katsellis avait emporté le cadavre d'Evanguélos Kologeorgis jusqu'à la maison de ses parents.

La porte s'était refermée sur les messagers du malheur, et des groupes anxieux attendaient au dehors, commentant à voix basse l'événement tragique qui ensanglantait Moustaphadès.

Tout à coup, des cris terribles retentirent, cris de bêtes blessées, cris de douleur et de fureur. Puis la porte de la maison Kologeorgis s'ouvrit violemment.

Ce que l'on vit alors n'a pas de nom. Quatre femmes furieuses, échevelées, parurent, brandissant des fusils et des revolvers.

C'était Evangeliki Kologeorgis, la mère du mort, et ses filles : Meropi, Katina et Evanguélia. La haine incendiait leurs regards, et leurs bouches, tordues par la colère, proféraient des menaces de mort.

Nouvelles Erynies, la mère et les filles traversèrent le village en hurlant. Leurs voiles, ces voiles dont les paysannes grecques se couvrent la tête, flottaient au vent et traçaient dans l'air des sillons de deuil.

Sur leur passage, on s'écartait avec épouvante.

Parvenues devant la maison des Verdi, les quatre Furies se précipitèrent contre la porte. Mais la porte était solidement close et, à l'intérieur, Nicolas Verdi, sa femme Panagiota, leur fils cadet Yanni et Dimitra, la triste héroïne de ce drame, veillant le corps blessé de Christophore, s'étaient barricadés.

A coups de crosses de leurs armes, les quatre femmes essayaient d'ébranler la porte. Elles vomissaient d'atroces injures.

— Assassins ! criaient-elles, faites sortir votre chienne de fille pour que nous l'envoyions rejoindre celui que vous avez tué !

Tout à coup, Angeliki, la mère, réussit à faire voler en éclats une fenêtre. Passant le canon de son fusil par l'orifice, elle tira. Meropi, de son côté, appliquait son revolver contre le trou de la serrure et faisait feu sans arrêt.

C'est alors que les Verdi commencèrent de tirer à leur tour.

Les quatre femmes reculèrent. A ce moment, une voix d'homme leur cria :

— Courage ! Nous arrivons ! C'était Costa Kologeorgis, le frère aîné du mort, et sa femme Angeliki. Ils étaient en nage.

— Attends, mère ! s'écria Costa. Nous allons enfoncer la porte !

Il avisa un tronc d'arbre qui reposait sur le bord du chemin et le saisit de ses mains robustes. Les femmes se mirent à la besogne avec lui.

Portant l'arbre comme un bétail, ils s'approchèrent de la maison cernée.

Cependant le village était en proie à la panique. Les cris désespérés des femmes et des enfants emplissaient l'air, mais nul n'osait s'aventurer sur le lieu du combat, car les coups de feu crépitaient, ininterrompus.

Les Kologeorgis s'étaient avancés jusqu'au seuil des Verdi et l'arbre, balancé par douze bras, allait s'écraser contre la porte quand une immense clameur s'éleva. Au même instant, un bruit de galop ébranla le sol.

C'était le capitaine Androvitsanéas, à la tête de ses gendarmes, qui arrivait.

Grâce à cela, de plus grands malheurs purent être évités, mais les gendarmes furent obligés de rester pendant deux jours à Moustaphadès, et de garder nuit et jour les maisons rivales.

A présent, ils sont repartis pour Thèbes. Evanguélos Kologeorgis a été enterré au milieu des larmes de sa famille. Dimitra ne quitte point sa chambre, et Sfridès se terre chez lui.

Un grand silence pèse sur le village, mais un silence lourd de haines et de menaces.

Les Kologeorgis ont juré qu'ils vengeraient la mort d'Evanguélos.

Frédéric PETILON.

## TRAGÉDIE AU VILLAGE

Nicolas Verdi, frère de l'assassin, et son fils (ci-contre, à gauche), gardent leurs troupeaux dans la montagne.



Non loin de la demeure des Verdi (ci-dessus), ou Panagiota (ci-contre), son mari et ses fils soutenaient le siège. Christophore (ci-dessus) et Evanguélos s'étaient entretués.

la voir, car tu brouillerais vos affaires. Evanguélos chargeait alors Sfridès de mille tendresses pour la recluse et regagnait, un peu apaisé, la maison des siens.

\*\*\*

Depuis deux jours, Evanguélos n'avait pas revu Sfridès au lieu habituel de leurs rencontres.

Une sourde inquiétude lui emplissait le cœur. Il se demandait si Dimitra n'était pas soudainement malade. A trois champs de lui, filant sa quenouille sous un arbre, la mère Verdi surveillait son troupeau. Il l'osait aller vers elle pour l'interroger.

Tout à coup, il n'y tint plus. Abandonnant ses bêtes, il se prit à courir dans la direction de Moustaphadès. A cette heure, Dimitra devait être seule à la maison. Il la verrait, lui parlerait et ils aviseraient ensemble la conduite à tenir. Depuis une semaine que cette situation durait, elle était devenue insupportable.

Evanguélos arriva essoufflé devant la

Puis il tourna les talons et disparut, mais pas si vite que Christophore n'ait pu voir les sanglots qui lui secouaient les épaules.

\*\*\*

Le lendemain, jour de la Saint-Constantin, Evanguélos, qui avait passé la nuit à pleurer, vit arriver Christophore Verdi.

— Ma sœur est une fille perdue, dit gravement Christophore, mais tu as fait à ma famille une souillure publique, que tu dois effacer. Epouse Dimitra, Evanguélos, et le soir de vos noces je la tuerai des mains que voici, je le jure. Après quoi, je réglerai son compte au misérable Sfridès !

Evanguélos secoua la tête :

— J'aimais Dimitra, dit-il. Elle m'a trahi. Je ne l'épouserai pas !

— Je te le demande pour notre amitié qui dure depuis l'enfance, reprit Christophore d'une voix qui suppliait presque.

— Je ne serai pas le mari d'une catin ! répliqua brutalement Evanguélos.

Christophore pâlit, mais il se domina :

sées. Pendant un quart d'heure, ils allèrent droit devant eux. Puis ils s'arrêtèrent et, rebroussant chemin, l'arme à la main, ils rentrèrent dans Moustaphadès.

Le premier, Evanguélos Kologeorgis arriva devant la maison de Tsatsaronis. A cette heure où les buveurs sont rares, le cafetier, accroupi sur le seuil de sa porte, était redevenu tailleur et cousait ses étoffes.

— N'as-tu pas vu Christophore ? cria Evanguélos. Je le cherche pour...

Il n'acheva point sa phrase. Un coup de feu tiré dans son dos l'atteignit à l'épaule. Se retournant brusquement, il vit son adversaire à quatre pas de lui, l'arme braquée.

Evanguélos éleva la main pour riposter, mais avant qu'il ait eu le temps de presser la gâchette, l'autre avait déchargé son revolver.

Touché au cœur, Evanguélos chancela. Ses bras battirent l'air mais, à cette seconde, au moment de s'abattre, dans la suprême flamme de vie qui l'animait, il



Une femme prie devant le tombeau d'Evanguélos Kologeorgis, à Moustaphadès.

# LE CRIME PRÉMÉDITÉ

Michel Henriot faisait ressortir, dans sa correspondance avec son notaire et les compagnies d'assurances, que sa femme et lui couraient d'assez grands risques, du fait qu'ils habitaient sur la lande, à 600 mètres de toute habitation.

Lorient (de notre envoyé spécial).

Il y a deux mois, bientôt, Michel Henriot, fils du procureur de Lorient, avouait qu'il avait tué à coups de carabine sa jeune femme infirme. Deux mois déjà — et la tragique légende des mariés du Diable hante encore les esprits, sur l'âpre lande de Ploëmeur.

Si l'affreux drame n'a surpris personne, on n'ose encore dire si Michel Henriot a prémédité son crime ou si, comme il l'affirme, son geste fut celui d'un époux exaspéré et d'un demi-fou.

Il y a dans le cas de Michel Henriot deux aspects troublants : il y a l'homme aux instincts dépravés, aux goûts cruellement pervers, aux vices morbides ; il y a le mari démoniaque, qui terrorisait sa femme infirme.

Mais il y a aussi, singulièrement lucide, le fils de magistrat, l'éleveur de renards argentés, accablé par les embarras financiers, qui emprunte cinq cent mille francs à un notaire, et qui, obéissant peut-être à une suggestion, contracte, au nom de sa femme, une étrange police d'assurance de huit cent mille francs où les clauses d'accident en mer et d'assassinat ont été prévues.

Dans une des lettres où Georgette, la femme de Michel Henriot, traçait à sa sœur, Marie, des tableaux si émouvants de son calvaire, on lisait ces lignes prophétiques :

Michel a écrit tout à l'heure à des messieurs pour leur demander des renseignements sur l'assurance-vie. Il leur demande si en cas de suicide, d'accident, d'assassinat par tierce personne, il touche-

rait. Je ne sais. Je n'ai rien compris à sa lettre. Je voudrais bien qu'il ne puisse pas me faire assurer à cause de mon accident, comme ça je serais plus tranquille. Sans ça, il m'a dit qu'à ma mort, il toucherait deux cent mille francs. Ça fait que de cette façon, il ne lui restera plus qu'à me tuer en me poussant dans la mer et à faire croire à un accident ou à un suicide.

Mais voici, établissant la préméditation du criminel, les lettres qu'il adressa à la compagnie d'assurances dans le courant du mois de mars.

Monsieur,

Lecteur de l'Acclimatation, je viens vous demander les renseignements suivants :

J'envisage une assurance-vie, tant au profit de ma femme qu'à mon profit. J'envisage le fait en une ou en deux assurances séparées. Nous sommes mariés sous le régime de la communauté réduite aux acquets, ma femme est mineure émancipée. Y a-t-il moyen de rédiger l'assurance de telle sorte qu'il n'y ait rien à payer au fisc en cas de décès ni aux ayants droits du décédé. Le suicide est-il assuré ? Peut-il y avoir une assurance-décès réduite aux risques d'accidents, de suicide ou d'assassinat par tierce personne ?

Quel est, en cas de divorce, la situation, abandon total des primes déjà versées ou remboursement intégral ; le risque divorce n'étant jamais à ma connaissance assuré. J'ai 23 ans, mais suis réformé pour cœur, ne pouvant fournir de grands efforts et je suis éleveur de renards argentés et offre

rais recevoir un exemplaire type de vos contrats individuels accidents.

3° Quel est le montant approximatif de la prime annuelle y compris les taxes et impôts pour l'individuelle accident ? Veuillez agréer, monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

MICHEL HENRIOT.

Puis, dans une nouvelle lettre, Michel Henriot s'inquiète à nouveau de connaître quel sera le taux de l'assurance en cas d'assassinat.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous demander les renseignements suivants :

Faut-il faire deux polices pour m'assurer et assurer ma femme pour l'assurance décès de l'individuelle accident ?

De plus, quelle sera la surprime pour l'assurance conduite des automobiles, accidents, décès du conducteur ?

Quel est le taux de l'assurance assassinat, étant à huit cents mètres de toutes autres habitations ?

Habitant le bord de la mer, quelle serait la surprime pour

conduire les autos et les cas d'assassinats et de cyclone au taux de 1,40 pour 1.000, pour une valeur pour chacune de 800.000 (huit cent mille) francs.

La première pour moi, la deuxième pour ma femme, avec paiement en totalité au conjoint survivant.

Voici nos renseignements d'Etat civil : M. René-Michel Henriot, né le 18 septembre 1910, à Lorient (Morbihan).

et Mme Georgette-Camille-Clémence Deglave, née le 26 novembre 1914, à Noyon (Oise).

Notre mariage a eu lieu le 10 octobre 1933 en la mairie de Noyon (Oise), sous le régime de la communauté réduite aux acquets.

La malheureuse Georgette Deglave avait pressenti le danger qui la menaçait.



Dans le document ci-dessous, Michel Henriot (en bas), souscrit une assurance de 800.000 francs étant entendu que la clause de l'assassinat y serait insérée.

*Document ci-dessous, Michel Henriot (en bas), souscrit une assurance de 800.000 francs étant entendu que la clause de l'assassinat y serait insérée.*



au point de vue moral toutes garanties. J'ai déjà été l'objet de démarches d'assureurs lorientais, mais ceux-ci, tout comme un notaire consulté, ne m'ont pas donné les précisions nécessaires au point de vue fiscal et successoral et le notaire m'a conseillé de m'adresser à un contentieux d'assurances. En cas de réponse me convenant, j'envisage une assurance minimum en capital de deux cent mille francs ; ma femme, âgée de 19 ans, a eu une fracture du crâne à l'âge de 4 ans, dont il lui est resté une gêne du côté droit la rendant gauchère.

Dans l'espoir d'une prompt réponse, veuillez agréer, monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

MICHEL HENRIOT.

Le 16 mars, nouvelle lettre, Michel Henriot, toujours très maître de lui, demande des précisions.

Monsieur,

En réponse à votre lettre du 13 de ce mois, je viens vous demander les précisions suivantes :

1° La somme versée dans l'individuelle accident en cas de décès est-elle soumise aux mêmes règles fiscales et successorales que l'assurance-vie ? Est-il possible de désigner nommément le bénéficiaire de la somme à verser pour éviter tous recours des autres héritiers.

2° Dans l'accident assurez-vous même en cas de fautes graves de la victime, je dési-

assurance décès par cyclone ? Accepteriez-vous éventuellement, pour plus de cinq cent mille francs ?

Veuillez agréer, monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

MICHEL HENRIOT.

Enfin, dernière lettre. Michel Henriot, ayant fait accepter ses conditions, se hâte de faire dresser deux polices d'assurances individuelles.

Monsieur,

Veuillez me faire, selon les conditions de votre lettre ME/YM du 27 mars 1934, 2 polices d'assurances individuelles accidents pour le cas de mort avec autorisation de

A sa sœur Marie, la future victime confia qu'il lui avait fallu choisir ou la mort ou accepter de se rendre chez le notaire.

*Document ci-dessous, Michel Henriot (en bas), souscrit une assurance de 800.000 francs étant entendu que la clause de l'assassinat y serait insérée.*

C'est avec une maîtrise et une minutie d'homme d'affaires que le meurtrier en puissance escomptait les bénéfices que pouvait lui rapporter son forfait.

Veuillez me dire si pour le paiement de la prime vous désirez un chèque sur la Banque de France ou un mandat-poste. Veuillez agréer, monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

MICHEL HENRIOT.

Lettres précises, lucides, froidement conçues, qui sont plus celles d'un homme d'affaires à la Bonnet ou à la Sarret, que celles d'un demi-fou aux instincts pervers...

Ces lettres ont été écrites par Michel Henriot ; mais ne lui ont-elles pas été inspirées par un tabellion en détresse, escomptant avec machiavélisme, pour redresser ses finances, une ignoble ristourne sur la mort ?

LUC DORNAIN.

## 500.000 FRANCS A GAGNER EN PARTICIPANT A LA LOTERIE NATIONALE

L'offre gratuite un Bon de participation payable 500.000 francs pour le gros lot sur un billet de la LOTERIE NATIONALE à toute personne me demandant de lui dévoiler ses chances de succès dans la vie (Santé, Fortune, Amour, etc.).

Dès aujourd'hui envoyez au PROFESSEUR MICHEL, 61, rue Réaumur, Paris (2<sup>e</sup>), vos nom et prénoms, date et lieu de naissance, en y joignant un bon de poste de dix francs (prix de l'horoscope) et deux francs en timbres-poste pour tous frais.

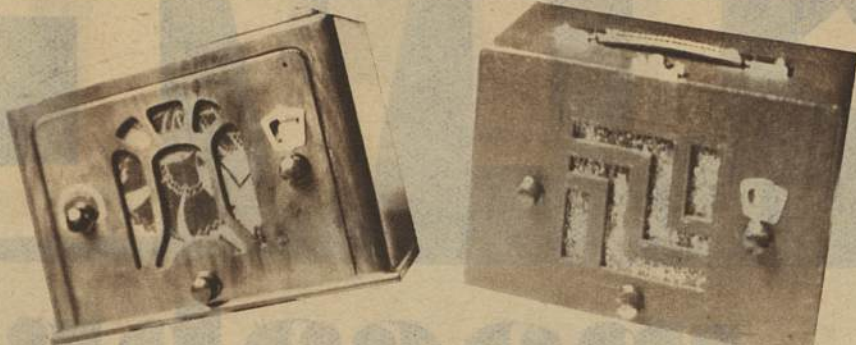
(Cette annonce n'est valable que pour la France et ses Colonies.)

## AYANT MAIGRI

de 6 liv. et 6 cms en 6 j. par frictions avec composé à base plantes, me fais devoir faire connaître ma recette peu coûteuse. Ecr. en citant ce journal à Mme des ALBRETS, 18, rue Michodière, Paris.

## "MON REPOS"

10, rue Blesta Téléphone : 60.  
Pension de famille  
Convalescences - Régimes  
Cure d'air et de repos  
Très bonne cuisine et régime  
Tout confort - Prix modérés



## "MELODY'S", le rêve musical

POSTE MINIATURE MÉLODIEUX

- 1) Superhétérodyne à 5 lampes multiples dernier modèle perfectionné.
- 2) Six circuits accordés.
- 3) Haut-parleur électrodynamique.
- 4) Contrôle de tonalité.
- 5) Diapositif pour P. O. et G. O. de 200 à 2.000 m.
- 6) Cadran lumineux.
- 7) Prise pick-up.
- 8) Fonctionnement sur TOUS courants : Alternatif : 90-240 Volts, 25-60 périodes. Continu : 90-240 Volts.
- 9) Poids 3 kg. env.

"MELODY'S" est considéré comme le dernier succès de la technique moderne.

Grâce à sa construction il vous offre : une sélectivité de moins de 9 kc, permettant de recevoir toutes les émissions européennes à grande puissance.

Sensibilité en fraction de microvolt. Parfaite tonalité. Musicalité idéale.

Modèle A : Présentation spéciale en noyer américain verni au tampon. Une valise en cuir solide en supplément de 80 francs.

Modèle B : Présentation en coffret de luxe portatif.

Le nombre des lampes ne signifie rien sinon une consommation exagérée du courant.

Ce poste comporte 5 lampes qui en valent 7 parce que deux à fonction double.

Garanti 1 an - PRIX : 1.195 fr.

Une remise de 25 % sera accordée aux 20 premiers lecteurs de DÉTECTIVE qui se présenteront de la part de ce journal.

Pour tous renseignements, s'adresser à NÉO-PUBLICITÉ, 35, rue Madame, PARIS (6<sup>e</sup>)

## Sans commentaires!



GRANDES FACILITÉS DE PAIEMENT SUR DEMANDE  
REPRISE EN COMPTE DE VOS VIEUX MEUBLES  
LIVRAISONS GRATUITES A DOMICILE DANS TOUTE LA FRANCE

Usines et Ateliers : 52, rue des Poissonniers (à 150 mètres des Magasins) Visites tous les matins

Certificat de garantie, remboursement des frais de déplacement, garde sans frais des meubles achetés. Les titres de rente française, les bons de la Défense Nationale et les emprunts gages par l'Etat sont acceptés en paiement.

## GALERIES BARBÈS

55, Boulevard Barbès - PARIS (18<sup>e</sup>)

Ne pas confondre : Coin Rue Labat

Succursales : LE HAVRE 19, Rue du Chillou ■ LILLE 114, Rue Nationale

MARSEILLE 11, Rue Montgrand ■ NANTES 27, Rue du Calvaire ■ TOULOUSE 63, Boulevard Carnot

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE-ALBUM GRATUIT

**BON** à découper et à faire parvenir aux GALERIES BARBÈS pour recevoir gratuitement : 1° l'Album général d'Ameublement. 2° l'Album de literie, divans, studios et mobiliers sacrifiés. Rayer la mention inutile.

276

## Pour la mer... Pour la montagne... Pour le tourisme...

emportez la

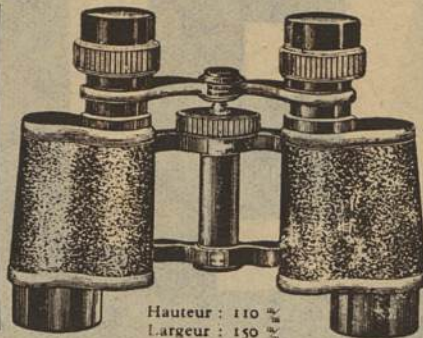
## JUMELLE à PRISMES

Marque "UTILIA"

à grossissement 8 fois

295 FRANCS payables 19 FRANCS par mois

Grands effets stéréoscopiques  
Grands objectifs de 30 mm  
Oculaires de 8 mm  
Mise au point par molette centrale et bonnette graduée



Hauteur : 110 mm  
Largeur : 150 mm

Livraison dans un élégant étui cuir dur couleur havane.

GRATUITEMENT chaque souscripteur recevra un magnifique RASOIR automatique avec 5 LAMES Marque "RAZPRÈS"

## VÉRITABLE JUMELLE DE GUERRE

Modèle adopté par l'Armée et par la Marine

Champ de vision : 220 mètres à 2.000 mètres

Portée : 80 KILOMÈTRES et jusqu'à l'Infini

Les avantages indéniables obtenus avec la jumelle à prismes ont fait abandonner depuis longtemps l'ancienne jumelle de campagne dont le grossissement 3 fois est insuffisant et le champ de vision trop limité (70 mètres à 2.000).

LA JUMELLE A PRISMES 8 fois

REUNIT toutes les QUALITÉS que l'on doit exiger d'un instrument optique supérieur pour VOIR CLAIR par tous les temps

Ce magnifique instrument est livrable immédiatement aux conditions du Bulletin de Commande ci-dessous.

### BULLETIN DE COMMANDE

Veillez m'expédier la Jumelle à Prismes 8 fois "UTILIA" au prix de 295 francs, que je m'engage à payer à raison de 19 francs par mois plus 1 franc par quittance pour frais d'expédition jusqu'à complet paiement. Au comptant, 10 % d'escompte. Frais de port en sus.

Nom et Prénoms  
Profession  
Adresse  
Ville  
Département

Signature :

Prière de découper ce Bulletin et l'envoyer à

L'ÉCONOMIE PRATIQUE, 15, rue d'Enghien, PARIS-X

## ETES-VOUS NÉ

sous une

## Mauvaise Etoile

GRATUITEMENT

Le professeur OX offre de vous venir en aide et de vous révéler les plus intimes secrets de votre vie. Le prof. OX, qui est le plus sérieux des astrologues de notre siècle, vous guidera dans la vie, comme il le fait pour des personnalités connues dont vous pouvez envier la fortune. Un simple conseil du prof. OX vous aidera à vous faire aimer par l'être qui vous est cher. Ses révélations sur votre vie et celle des personnes qui vous entourent seront troublantes, la précision de ses calculs, depuis la date de votre naissance jusqu'à ce jour, lui permet de vous dire ce que vous ferez demain. Cette étude précise vous sera envoyée gratuitement par le professeur OX lui-même. Écrivez-lui vos nom, prénoms, date de naissance et adresse ; joignez, si vous le voulez, 2 fr. en timbres-poste pour les frais de rédaction.



prénoms, date de naissance et adresse ; joignez, si vous le voulez, 2 fr. en timbres-poste pour les frais de rédaction.

Professeur OX, Service 257 P  
1, avenue Pitaudo, Asnières (Seine).



Mesdames !

Trois produits indispensables à votre beauté.

LA SÈVE NATCHAO NATCHAO

Fait pousser les cils Résultats merveilleux

La boîte 13 fr. Franco c/mandat 14.50

Le Cosmétique NATCHAO

pour courber et fixer les cils NE PIQUE PAS

La boîte 12 fr. Franco c/mandat 13.50

4 nuances : noir, brun, châtain, bleu noir

Rouge à lèvres CARÈGE

Évite tous les inconvénients des fards gras Il est garanti inoffensif, ineffaçable.

Le tube nickelé 10 fr. Franco contre mandat 11.50

En vente :

PARFUMS DE SYLVIE  
164, rue du Fg-Saint-Honoré, Paris

Une nouvelle collection de romans policiers

COLLECTION

## PIERRE VÉRY

N° 1

## MEURTRE

QUAI DES ORFÈVRES

Un volume sous couverture spéciale : 7 frs

Après cet essai souriant : Le Testament de Basil Crookes (prix du Roman d'Aventures 1930), et cette réussite : Les Quatre Vipères dont la Presse et les spécialistes se sont accordés à dire qu'elle touchait au chef-d'œuvre, Pierre Véry, en possession d'une formule qui n'est pas le produit d'un choix arbitraire, mais l'expression naturelle de sa personnalité, commence avec Meurtre qui des Orfèvres, une collection de romans policiers.

Meurtre qui des Orfèvres... Un titre qui est, à lui seul, un programme !

Un brigadier-chef de la Mordaine est trouvé assommé et pendu dans son bureau à la Police Judiciaire, c'est-à-dire le lieu, entre tous, où il semble spécialement contre-indiqué de se livrer au sport de l'assassinat. A cette occasion, Pierre Véry développe ce thème si ample : le roman policier.

Sur la mort du brigadier, tout le monde enquête. Les inspecteurs, les agences de détectives privés, les détectives amateurs, les avocats, les indicateurs de tout poil, les voyantes, la grande Presse et jusqu'au Milieu, ce Milieu si tapageusement évoqué à propos d'affaires récentes qui n'ont pas fini de préoccuper l'opinion : le Milieu lui-même fait son enquête ! Une figure extrêmement pittoresque, sympathique en dépit de son caractère équivoque, retient particulièrement l'attention : celle de Prosper Lepicq, l'avocat à mine de hibou. De quelle façon ingénieuse est élucidée l'énigme de la Clé anglaise, du Marteau et de l'Ampoule, c'est ce que les amateurs de mystères découvriront eux-mêmes avec curiosité et enchantement, en lisant ce roman aux rebondissements inattendus, aux péripéties surprenantes agencées avec maîtrise et spirituellement contées.

Les lecteurs de Meurtre qui des Orfèvres et des ouvrages qui vont suivre sont assurés de goûter un plaisir de qualité. Paraphrasant la formule anglaise qui dit : « Il est impossible de ne pas être saisi par Edgar Wallace », on peut hardiment déclarer qu'« il est bien difficile de ne pas être séduit par Pierre Véry ».

Pour paraître au début d'août :

N° 2. M. MARCEL, des POMPES FUNÈBRES

# DÉTECTIVE

## Bandonnée macabre



**Aux obsèques de M. Bertin Richard, cafetier à Champigny, victime des bandits en auto qui terrorisèrent la région, une foule émue entourait sa veuve, effondrée sous ses longs voiles de deuil.**

(Lire, page 11, la dramatique enquête de notre collaborateur Maurice Aubenas.)

AU SOMMAIRE : Graines au vent, par Jacques Dyssord. — Le film hebdomadaire, par Marius Larique. — Le mort tatoué, par F. Dupin. — Notre-DE CE NUMÉRO : Dame-des-Ténèbres, par Paul Bringuier. — La tragédie au village, par F. Pétillon. — Le crime prémédité, par Luc Dornain.